

# AMAR

avec les surréels

MAGAZINE BIMENSUEL - N° 6 -

VENDREDI 28 AVRIL - 5 F

FRANCE GALL  
KRAFTWERK - VIDEO





# courrier

J'ai rencontré la sédition, elle est blonde, porte une mini-jupe en cuir et des talons aiguilles...

Stupre, luxe, séduction, masturbation ou fornication - quel parfum choisir ?

Question : qu'y a-t-il de commun entre un beau soldat tout seul dans le fond de son bivouac, un jeune assassin tout seul dans le fond de sa cellule, un potache boutonneux tout seul dans le fond de son dortoir ?

Réponse : BB deux consonnes, pas moins, un rêve, la nuit, du foutre plein les doigts, ça s'appelle pollution nocturne...

BB la femme femme qui prend ses amants, s'en sert et puis les jette, comme ça, par négligence ou par ennui...

Excusez-moi de vous interrompre mais dites-moi un peu BARDOT : zizi PARIS, TRANSE DIMANCHE, la mode yéyé, twist à ST TROPEZ, champagne et petites pépées, chachacha par là, chichi par ici, poupée sur MOLESKINE, fourrure sur moleskine, fourrure dans la naphaline et maintenant voilà les phoques de la banquise !

Oui, tas de crétins lubriques, que n'avez-vous pas rêvé un jour, toujours d'être bébé phoque...

BARDOT a fait autant pour la femme-femme que SIMONE DE BEAUVOIR and Co mais sur un autre registre.

BB a inventé (ou presque) la sensualité féminine - conjuguez-mi le verbe jouir à tous les temps et sur tous les modes - jouir, jouir, jouir par tous les pores de sa peau, jouer pour jouir, jouir pour jouer et le gueuler bien fort ! Dire merde aux convenances, être fière et libre de son corps !

Provocation ? ces dames aux chapeaux verts n'aiment pas BB, c'est une « katangaise », une « enragée » qui vous pique vos maris, en douce, le soir à l'heure du rut. C'est pas vous qu'il serre dans ses bras velus, c'est BARDOT, l'impertinente ! et qu'elle vous tire la langue par dessus le marché... Ah ! ah ! ah ! qu'elles crévent de jalousie sur le champ, illico. BARDOT est une « salope » elle s'en fout, tous vos glaviots ne peuvent l'atteindre car BARDOT est divine, canonisée SAINTE BARDOT, BARDOT...

Vénus des pissotières, casernes, prisons, internats et garçonnières. Georges BATAILLE nous avait pourtant prévenu : le bon dieu est un putain épileptique... Tout chez BARDOT est une invit' au plaisir, corps et âme, aguichantes chaloupes des hanches, poitrine pneumatique, bouche gourmande d'où s'échappe un phrasé velouté de petite fille modèle.

Qué tou me fmais perdre la tête ! Amazone juchée sur son HARLEY DAVIDSON, vroum, vroum un coup de kick et vous voilà marron...

BARDOT déconne aussi parfois, même très souvent et puis elle vieillit... N'importe le symbole reste (mais qu'est-ce qu'on en a à foutre des symboles ?).

BARDOT désir, BARDOT saisir, BARDOT plaisir, BARDOT mourir... échangerais 2 barils de LACAN contre un paquet de BB...

Jean-François Charpin

# SOMMAIRE

Page 1 : VIDÉO Kraftwerk, photo Nicolas Testu	Page 9 : Les aventuriers : L'AFFAIRE « TRÉSOR PUBLICITÉ » par SYBILINE VIERZON
Page 3 : Rencontres : KRAFTWERK par P.E. VINCENT et Nicolas TESTU, photos Nicolas Testu	Page 10 : Littérature : « Il faut écrire des poèmes que ta mère puisse comprendre » par Jean-François CHARPIN
Page 4 : Disque d'or : DAVID BOWIE par Luc LAGARDE, photos RCA	Page 12 : VIE DE L'ATOME par ELLI MEDEIROS
Page 5 : Médias : VIDÉO par SYBILINE VIERZON	Page 13 : Météorologie : APRES LA PLUIE, LE BEAU TEMPS par JOHNNY GUEULE D'AMOUR
Page 6 : Actualités musicales : FRANCE GALL par Luc LAGARDE, photos Nicolas Testu	Page 14 : TÉLÉVISION
Page 7 : Teen Beat : RICKY NELSON par P.E. VINCENT, photos P.E. Vincent	Page 15 : CINÉMA : DAVID NIVEN par P.E. VINCENT
Page 8 : Tête d'affiche : JACQUES DUTRONC par JOHNNY GUEULE D'AMOUR, photos SIPA-PRESS	

Comme tout le monde, nous nous sommes agités, dans notre adolescence, dans le monde trouble de la politique et puis tout casse, tout lasse on est passé à autre chose - il est temps de jeter à nouveau un coup d'œil distrait à cet art contemporain - un peu comme les Romains regardaient les jeux du cirque - les vedettes s'échangent des coups devant nos yeux attentifs et nous comptons les points - dans la rue, les acteurs de second plan doivent faire du bruit pour se faire entendre et comme nous avons un faible pour les perdants, nous nous sentirons un petit penchant pour ces gens mal barrés - alors voyons ce que nous réserve les festivités du moi de mai - voici notre calendrier de la quinzaine.

1er mai : grande date qui a un peu l'importance des présentations de mode - tout le monde est présent : des vedettes aux doublures et dans la salle c'est un festival de poignées de main et les grandes retrouvailles de printemps - de mauvais goût : le brin de muguet à la boutonnière - de bon goût : le passe-montagne des autonomes.

2 mai : les dossiers de l'écran nous offrent un sujet antique : MAI 68 avec au programme-débat : ALAIN KRIVINE, bon acteur qui sait ménager ses effets, rappelez-vous ALAIN dans son débat avec un député de la majorité - l'applaudimètre avait failli sauter - il aurait pu être très bon dans « UN SALE REVEUR » malheureusement, cet acteur contemporain connaît pas ses limites et tombe trop souvent dans un style rétro : révolution russe 1905 -

La coupe du monde nous réserve sans doute une manifestation mais cela sera pour une journée creuse - nos pronostics : 5 à 10 000 personnes - spectacle SERIE B.

La Tchécoslovaquie sera aussi à l'ordre du jour avec son fameux show : LE PRINTEMPS DE PRAGUE - un bon point pour les gens de « PLASTIC PEOPLE » groupe rock tchèque qui, obligé de s'exiler, s'est d'abord réfugié à LONDRES et a assisté à plusieurs concerts punks : « nous avons vu des choses intéressantes, nous ne sommes pas tellement différents d'eux finalement » (POLITIQUE-HEBDO).

Cette quinzaine, nous soutiendrons ANTONI BELLITAVIA, monteur-offset à LIBERATION, sous le coup d'une menace d'extradition pour être accusé d'avoir en ITALIE publié en tant que directeur de la revue « Contre-information » une interview des BRIGADES ROUGES.

Témoins amusés, nous suivrons avec intérêt le match ETAT ITALIEN-BRIGADES ROUGES à propos de l'affaire ALDO MORO - notons, en témoins impartiaux que les BRIGADES ROUGES ont déjà marqué plusieurs buts, le plus important étant la reprise par la presse mondiale du terme : « condamnation à mort » ce qui est une reconnaissance de fait du caractère « guérilla » et qui va plus loin que celui de simples terroristes -

Continuons avec la FRANCE : le cross : GISCARD-CHIRAC - parti sur les chpæux de roue CHIRAC semble s'essouffier - sans doute ne possède-t-il pas l'expérience des vieux coureurs de fond - ce jeune loup ferait mieux d'apprendre à se contrôler - qui voyage loin, ménage sa monture.

Et pour finir, ANNIE a choisi pour vous l'homme politique qui monte : MICHEL ROCARD : de CHARLETY (1968) au comité directeur du PARTI SOCIALISTE, cet homme réalise une belle performance - ménageant la chèvre et le chou, il a su se garder une image jeune - alliant à l'occasion écologie et design économique, il peut faire très mal à suivre !



# SUP-AIR

# JOB

concert  
EXCEPTIONNEL  
des  
STINKY TOYS  
voir p.11

# ABONNEZ VOUS !

France

ETRANGER

13 numeros (6 mois) : 60 francs

80 francs

26 numeros (1 an) : 120 francs

160 francs

Nom ..... Prenom.....

Adresse .....

..... Code postal .....

Ci-joint la somme de .....

ANNIE (Service Abonnements) 22 rue ND de Lorette Paris 75009

# LA CYBERNÉTIQUE APPLIQUÉE: KRAFTWERK

La cybernétique semble mettre en cause à la fois l'action humaine et la pensée. Si les automates peuvent imiter les actions humaines et cela même, dans certains cas avec une efficacité supérieure, ne doit-on pas en conclure que les actions humaines, en définitive, se réduisent à des opérations du même type que celles dont des automates nous donnent des illustrations concrètes ? Il y a peut-être dans l'action un aspect intuitif, selon lequel elle se comprend elle-même, et comprend en elle la réalité à laquelle elle s'applique, et un aspect opératif, qui correspond au moment de l'efficacité. La leçon de la Cybernétique c'est que l'aspect intuitif peut être progressivement éliminé au profit du seul aspect opératif. Plus les machines remplaceront l'action humaine, plus celle-ci sera amenée à redéfinir en fonction des machines. L'homme devra s'adapter à la machine ou périr !!

## Introduction

Ralf et Florian sont à l'origine de Kraftwerk, groupe allemand qui s'expri-

me dans le sens de l'Europe.

**L**

## L'Allemagne initiatrice d'un courant musical européen

Tangerine Dream et Klaus Schulze effectuent un travail intéressant utilisant également l'électronique mais d'une manière moins terre à terre que Kraftwerk.

## Disco

Kraftwerk se sent proche de la musique de danse noire que l'on entend dans les clubs.

## Brigitte Bardot

La première qui a réussi à se dégager du carcan de la femme bourgeoise.

## France Gall

Ralf est un grand fan (il se met à chantonner poupée de cire, poupée de son en allemand).

## Baader

me caine. En particulier Fritz Lang avec « les 1000 yeux du docteur Mabuse ». Sa période de série B aux États-Unis fut un déclin. Hollywood est un cercle fermé stérilisant où tout est calqué sur un modèle unique. Deux réalisateurs allemands captent l'attention, Fassbinder et Werner Herzog: Kraftwerk a été contacté pour composer une musique de film pour Dario Argento, réalisateur italien de film d'horreur (« Suspiria »). Kraftwerk a réalisé un court métrage en noir et blanc en parallèle à Trans Europ Express (décors d'immeubles année 30, train futuriste).

## Vidéo

L'avenir cinématographique appartient à la vidéo. L'image vidéo est le contraire de l'image classique sur pellicule, elle est construite électroniquement par une myriade de petites cellules électroniques. Première réalisation, un court métrage: Les Robots, un film couleur vidéo qui est un jeu avec les mannequins et les personnages vivants. Un long métrage est en prévision.

qui émettrait la nuit.

## Presse

Le journal imprimé sur papier, est un moyen démodé de transmettre les informations. Kraftwerk prépare un livre qui sera conçu avec une nouvelle matière.

## Annie

Annie fait partie d'un mouvement créatif strictement européen qui contribue à donner une image dégagée de l'influence anglo-saxonne.

## Sport — Treiben sie sport ?

Florian pratique le cyclotourisme. Ralf s'entraîne sur un Hometrainer spécial, un vélo électronique qui enregistre les battements cardiaques, une accélération maximale des battements cardiaques pendant dix minutes, permet de contrôler d'une manière plus rigoureuse, son énergie, son corps. Le football retransmis à la télévision est la représentation expressionniste du sport.



me musicalement, pour l'instant à l'aide d'instruments électroniques. Chaque disque a un thème précis, et traduit la mécanisation de la vie actuelle: Autobahn (autoroute), Radioactivity (énergie nucléaire, radio), Trans europ express (le train), les mannequins, Man machine (l'homme automatisé).

Ralf et Florian que nous avons rencontrés récemment à Paris, se comportent comme des mannequins doués de vie, efficaces comme une machine, cultivés et intelligents comme des hommes du monde.

Voici un panorama de leurs images intellectuelles.

## Musique contemporaine

Bartok et Varèse ne sont pas majeurs comme Stockhausen qui est le père de la musique électronique et pratique une musique cyclique. Kraftwerk est son héritier spirituel.

## Iggy pop, Eno, Bowie

Ce sont des amis. Leur musique va

Qui est Baader ?

## Le terrorisme

C'est un spectacle de télévision, un phénomène d'actualité, qui n'influence pas la vie quotidienne en Allemagne.

## Socialisme

Mot à manier avec précaution qui se confond trop facilement avec le mot National-Socialisme. De nouveaux termes sont à inventer.

## La technique allemande

Mercedes est un exemple de l'image de marque de la qualité technique allemande, Kraftwerk en est une autre. Le studio de Düsseldorf est un laboratoire de recherches. Kraftwerk travaille pour une usine qui fabrique des disques.

## Cinéma

L'expressionnisme allemand est intéressant par son expression de mouvements picturaux mécaniques, c'est le contraire du film d'action ou de la publicité améri-

## Photo

La photo réaliste se rapproche le mieux du sourire figé des mannequins dans une vitrine. La photo de famille en est la meilleure illustration. Pour cela nécessité d'un photographe classique, dénué de goûts artistiques, un technicien.

## Peinture

Kraftwerk n'est pas proche de l'art abstrait (Mondrian, Kandinsky), la peinture n'est pas assez intégrée dans la vie courante, l'art pour l'art est à banir.

## Architecture

Kraftwerk: Le Bauhaus Electronique. (Bauhaus: mouvement prônant le rapprochement entre théorie et pratique et cherchant une unité entre l'art et les diverses activités humaines).

## Radio

En France et en Allemagne, le monopole est d'état, cette exclusivité va cesser, permettant de créer une radio Kraftwerk

## Le Rhin

Le Rhin est un lieu de voyage idéal. C'est le symbole de l'Europe: un creuset de civilisations, la plaque tournante des nationalités (Teutons, Saxons, Germains...).

## Russie

Man. Machine est un hommage au constructivisme russe des années 30 qui démontrait que la création, la production mécanique était un art en soi.

## Projets

Une douzaine d'albums sont en gestation, mais ils doivent mûrir pendant longtemps avant de trouver une réalisation plus concrète. Bientôt les représentations publiques de Kraftwerk seront simultanées dans 10 villes européennes, une même musique sera interprétée par l'intermédiaire d'automates.

## Kraftwerk

Ralf et Florian n'ont pas assez de tout leur temps pour arriver à un rendement tout à fait satisfaisant en ce qui concerne l'entreprise Kraftwerk.

# DAVID BOWIE

## quand l'artiste s'efface

A la fin de l'été 1972, je pars pour l'Angleterre. Mon premier séjour au sein de la vieille Albion. Dans le train qui m'emène là où je dois me rendre, un petit village du nom de Red Mile, j'essaie de déchiffrer le Melody Maker que j'ai acheté à Londres pour la durée du voyage. Un nom revient à plusieurs reprises : David Bowie. On y voit des photos du jeune homme en question. Il est très beau et très maquillé. Son visage évoque quelque flot surréel où la division des sexes (la « sexion ») n'a pas encore eu lieu. Quel est cet androgyne charmeur dont le nom est fréquemment précédé d'un superlatif amplement déclamatoire : Master Bowie ? Je me souviens alors d'un article parisien où il partageait la vedette Kevin Ayers et Syd Barrett sous l'intitulé de « Trois décadents ». Le personnage m'intrigue, m'inquiète et me ravit. Ses concerts au Rainbow theater sont rapportés dans des termes extrêmement louangeurs et même plus que cela, de ces termes que l'on emploie quand survient un événement majeur, fait d'autant plus précieux qu'il est rarissime. Sitôt rentré à Paris, je cours m'y acheter - c'est à peine une image - le seul disque qu'on y trouve alors : HUNKY DORY.

C'est ici que commence une passion qui me verra tout d'abord irrité et fasciné, puis complice, finalement, de ce parti-pris de sophistication extrême qui bouleversa les données du rock.

Traiter d'un personnage qui est au moins le plus grand artiste de ces dix dernières années, sans trop user de superlatifs, serait le minimum d'élégance à devoir au lecteur d'éventuelle, mais aussi quelle surveillance d'écriture cela va-t-il exiger ! Il est cependant évident que David Bowie a toujours œuvré sur une portée impraticable à tout autre que lui. Il ne saurait que le prouver d'erechef avec la version de Pierre et le Loup qu'il nous réserve pour bientôt, sans compter ce concert parisien tant attendu dont notre mois de Mai se fera très certainement une fête, encore

plus, espérons-le, qu'il y a deux ans à la même époque. Mais pour l'heure, le mieux à faire est de tenter une première radioscopie de son album HEROES. Suffisamment d'écoutes auront précédé la course de mes doigts sur la machine. Heroes, donc. Une pochette d'une sobriété saisissante s'offre d'abord à nos yeux : Bowie y est revêtu du plus ordinaire des blousons. On pourrait s'en étonner, d'autant que le geste porté par celui-ci y est des plus éloquentes. Ce geste n'est-il d'ailleurs pas mis en valeur de par la neutralité contrastante du vêtement qui prétend l'habiller ? Tout se passe comme si le geste devait prévaloir au vêtement alors que bien souvent c'est le vêtement qui rend le geste accessoire, secondaire. D'une main, Bowie nous indique sa propre personne tandis que de l'autre, il fait le geste de l'annuler. Est-ce à dire qu'il songe à disparaître, mieux, à s'évaporer ? Oui, dans un certain sens. Il est de ces artistes qui aiment à s'effacer devant le superbe argument de leur art. L'art est ce voile derrière lequel il se retranche et se détache de sa vérité propre, si bien qu'à l'écouter nous le perdons de vue ; reste une entreprise où l'auteur manque, non qu'il n'ait aucune réalité mais tout simplement parce qu'il est introuvable. Impossible à circonscrire et de là naît le mystère qui lui est attaché. Qui saurait arracher un secret à Bowie ? Qui saurait le confesser ? Rien n'est moins autobiographique que sa musique. Non qu'il soit dissimulateur, mais simplement parce qu'il répugne à parler de lui, à s'épancher, à donner de lui-même à l'auditeur ou au spectateur. Sans doute estime-t-il que sa personnalité est toute circonstancielle et préfère-t-il pour cela porter un regard sur le reste. Ainsi, dans Heroes, la chanson, qui lui a été inspirée par la vue d'un couple d'amoureux en train de s'enlacer sur un banc, près du Mur de Berlin. Le voyeur est vigilant. Cependant, le regard qu'il porte ne se contente pas d'enregistrer. Bowie n'est pas un réaliste de la photographie ;

c'est un radiographe de l'Imaginaire qui sous-tend nos gestes les plus anodins. Ainsi de ce couple dont il nous conte le récit d'un jour, ou moins encore, la fiction d'une heure.

I  
I will be king  
And You  
You will be king  
Though nothing will drive them away  
we can be heroes just for one day

Un siècle auparavant, Rimbaud écrivait ceci :

« Un beau matin, chez un peuple fort doux, un homme et une femme se perbes criaient sur la place publique "Mes amis, je veux qu'elle soit reine !" "Je veux être reine !". Elle riait et tremblait. Il parlait aux amis de révélation, d'épreuve terminée. Ils se pâmaient l'un contre l'autre. En effet ils furent rois toute une matinée, où les tentures carminées se relevèrent sur les maisons, et toute la "près-midi", où ils s'avancèrent du côté des jardins de poèmes ». Royauté, extrait des ILLUMINATIONS.

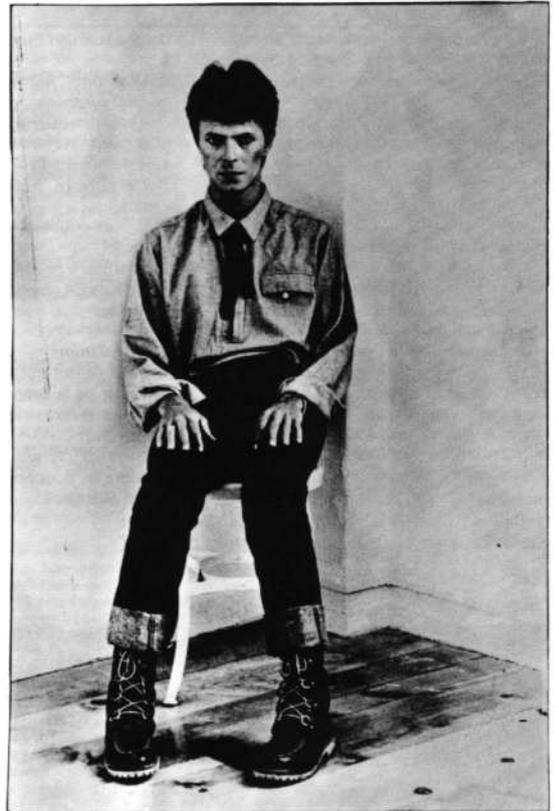
Heroes, c'est lorsque l'amour se mêle d'héroïsme, afin de transférer ses impétuosités et ses lenteurs indéchiffrables sur grand écran, ce luxe de l'acteur rendu dès lors accessible. Un vertige en Dolby system. BLACKOUT.

La radiographie d'une folie qui n'est bien entendu pas celle de Bowie, être très équilibré au demeurant. Bowie sonde les sources pathogènes du cerveau et la subdivision de ses climats distinctifs. Un puzzle d'identités différentes et discontinues, un puzzle impossible, court-circuité à la moindre tentative : Couleur fauve des panthères et douceur de la pluie sur le corps ; Docteur, où êtes-vous ? Docteur ! « Blackout », ce sont les lambris rougeoyants d'un blocus cérébral. Ruptures d'ambiances à tous les virages. JOE THE LION.

Un exercice en forme de cut-up. Le sommeil et les rêves nocturnes deviennent la force agissante du cerveau de Joe le lion. L'alcool vous ferait acheter Dieu pour un Dollar. Fripp fend le brouillard emplacablement. BEAUTY AND THE BEAST.

Ruptures d'ambiances à tous les virages. Un démon sans forme est dans le secteur : « Something's in the way ; there's Slaughter in the Air ; someone else inside me ; someone could get skinned ». La couleur fauve de l'orage allume ses feux en arrière-plan ; un être second supplie sous le strangulateur ondoyant du cerveau ; un être second vous divise. Rupture d'ambiance : « I wanted to be good » « I wanted no distractions ». Tant de climats s'entreoccupent et s'affrontent ; un double-principe préexistait pourtant à leurs mouvements respectifs : The Beauty and the Beast. Une traversée climatique sommaire, un raccourci météorologique, voilà ce qu'est Beauty and the beast, une autre intervention chirurgicale sur le cerveau, thème récurrent de cet album.

SONS OF THE SILENT AGE.



UN simple fait réel : une nuit Michel B. crut entendre Sons of the silent age dans un rêve. Il avait rêvé qu'il l'écouterait. Il l'avait bel et bien écouté, comme s'il avait opéré un transfert. Sons of the silent age est cette chanson qui fera fondre son support de vinyl et lui redonnera son apparence et sa matérialité dans le flot des ondes cérébrales que la nuit préserve et privilégie ; je veux dire... le sommeil.

GARDEN OF MOSS : les calmes voluptés d'un Orient préservé, végétal, et lactescent.

V2 SCHEIDER : le clin d'œil à Kraftwerk est évident. Une plage de connivence, le charme de la complicité, le robot trace une ligne et la suit.

SENS OF DOUBT.

Un accord majeur donne le ton l'artiste prend une gomme et s'efface. Reste la splendeur liquide de très imposantes tentures rouges. Une gravité qui n'appartient qu'à l'opéra.

NEUKOL'N : et encore, la splendeur étoffée d'un opéra qui promène son souffle liquide hors des prisons et des flèches ; la proie est imprenable. En d'autres termes, l'artiste est introuvable. Il a brisé son image et se tient de l'autre côté, derrière le trajet silencieux de la gomme avec laquelle il nous a échappé.

THE SECRET LIFE OF ARABIA : Hollywood invente Rudolph Valentino et les jeunes filles se pâment. L'héroïsme sur grand écran. Pourquoi pas en Dolby System ?

Luc Lagarde

DAVID BOWIE NARRATES  
PROKOFIEV'S PETER  
AND THE WOLF  
RCA ARL 1-2743

Tout d'abord, une rectification : ce disque n'est pas un disque de David Bowie, c'est un disque d'Eugène Ormandy, lequel Eugène Ormandy dirige l'orchestre de Philadelphie. La première face est en effet consacrée à « Pierre et le loup », mais Bowie n'a fait que joindre ses talents oratoires à l'ensemble de l'orchestre. Quant à la seconde face, elle est consacrée à une autre partition, œuvre classique d'un certain Britten. Sur le plan de l'interprétation, Bowie n'a donc rien apporté de spécifique, si ce n'est comme récitant. Encore est-il un récitant tout à fait traditionnel, à l'image de la version très officielle qu'il nous est donné d'entendre. Une manière de diction très anglaise, ce

qui était à prévoir. Du charme, pourtant et de la drôlerie, parfois. Pour auditeurs de 7 à 77 ans, cela fera une savoureuse pastille vnylisée, à l'heure de la fatigue ou de l'ennui. Un enchantement discret pour un morne repos. Et puis Bowie a bien le droit d'avoir ses caprices... Dans un tout autre genre, « Pin ups » n'en fut-il pas un ? Il a dû retirer un plaisir certain de cette « récitation narrative » où le comédien est là pour donner son assentiment aux sons qui vont circuler en sa compagnie - la réciproque est également vraie. Un lien s'opère et Bowie prend tout à tour la voix du chat, du canard, du Grand-père ou de Pierre jouant de cette variété, avec malgré tout une sagesse dans le ton qui risque de passer pour décevante. Un disque, donc, qui ne surprend pas, et c'est un peu dommage, mais dont l'écoute sera bienvenue aux heures molles.



DAVID BOWIE

RCA Records and Tapes

vidéo-cassettes

UN VRAI CONTE DE FEE

La petite lucarne est notre compagne de chaque jour. Nous l'avons déjà dit. Nous avons déjà montré l'importance qu'elle avait sur nos comportements (voir ANNIE n° 5). Depuis 1949, date de sa commercialisation, son importance a été grandissante pour en faire le média numéro 1. L'attrait qu'elle représente auprès des jeunes générations n'est plus à démontrer. Pour les personnes âgées, elle est souvent le dernier lien avec le reste de l'humanité. Ainsi cette vieille dame un peu gâteuse, à qui je rendais visite, dans ma grande mansuétude, m'a déclaré qu'elle adorait la télévision, parce que tout le monde était très gentil avec elle (surtout DOROTHEE) et toujours polis avec ça. Ils lui disaient bonjour, et bonsoir et lui expliquaient tout ce qu'elle devait savoir sur les programmes. Pendant de longues années, la télé ne nous offrit pourtant pas un grand choix. Le télé-spectateur n'était pas ce qu'on appelle un être créatif. Il lui suffisait d'allumer son poste, et de se laisser porter toute la soirée par le programme unique. Avec la création de la deuxième, puis de la troisième chaîne, le télé-spectateur est devenu aussi programmeur. Pour se tenir au courant des évolutions de la violence dans le monde, un petit coup d'actualité sur la 1, et puis vite, le western sur la 3, pour vivre l'intense violence du wild west, interrompons le fougueux baiser de nos deux héros fatigués, car sur la 2 la deuxième mi-temps du match de foot va commencer, et pour finir ce feu d'artifice, retour sur la 1 pour le dernier journal (combien de tragédies familiales cette possibilité de choix n'a-t-elle pas occasionnées !). La télévision est devenue dans chaque chaumière un personnage à part entière. Elle fait partie de la famille, on l'aime, on la cajole. Lorsque, avec l'apparition de la deuxième et de la troisième chaîne, le télé-spectateur s'est doté, en plus de ses yeux, d'un cerveau (des plus rudimentaires, j'en conviens), il ne fut pas satisfait pour autant. Il aurait voulu que son téléviseur soit vivant, qu'il pense, frétille, joue, pétille, qu'il sorte du carcan du monopole d'état et de l'utilisation des plus étriquées qu'il en fait. Et bien ce rêve fou devient réalité. Avec la vidéocassette et les télé-jeux, le téléviseur acquiert une âme.

La plupart des gens regardent la télé en troupeau. Je trouve cela particulièrement insupportable. Le rapport à la télévision ne peut être qu'individuel. Quand je vous aurais dit que chez moi, je vis en couple avec la télé, je vous aurais tout dit. Téléviser est un acte solitaire, et les derniers gadgets susnommés vont tout à fait dans ce sens-là. Aussi m'adresserai-je aux beaux ténébreux, aux mysanthropes, aux gardiens de phares, aux habitants de bleds ravitaillés par les corbeaux, et autres solitaires urbains, pour leur dire tout ce qu'ils peuvent faire avec leur téléviseur, sans sortir de chez eux.

LES TÉLÉ-JEUX

Ah ! les merveilleux petits gadgets que voi-

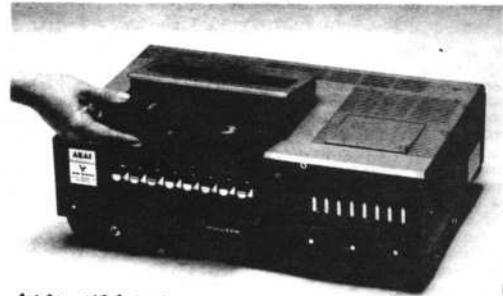
là ! Pour environ 500 F, vous voici à la tête d'un véritable tripot. Les amateurs de compétition pourront s'en donner à cœur joie, suivant la formule consacrée. Tennis, football, pelote basque, hockey, tir à la cible, tir au pigeon, tout y est. Ça change de la belote et des petits chapeaux. Vous pouvez organiser des championnats du monde et toutes ces sortes de choses. Les petits malins organiseront des concours de pronostics ou des paris, et pourront ainsi s'assurer des revenus substantiels (s'ils sont, toutefois, aussi malins qu'ils le disent). Et puis, bien entendu, pour ceux qui comme moi préfèrent jouer tout seul, chacun de ces jeux possède une touche spéciale pour entraînement solitaire, et pour les mordus de compétition, il leur est toujours possible de faire des matches palpitants, main gauche contre main droite.

Pour vous permettre de choisir avec plus de clairvoyance un de ces merveilleux petits jouets, ANNIE, ne reculant devant rien, a testé trois marques concurrentes.

— BMC VIDEO GAME — Il n'est pas très esthétique. C'est le premier reproche que l'on peut lui faire. Pourtant, il offre des possibilités intéressantes. Il comprend six jeux et possède un fusil transformable en pistolet, pour s'entraîner au tir. Quant aux autres jeux, on peut diminuer ou augmenter la vitesse de la balle, et pour les vicieux qui voudraient se titiller les réflexes, on peut aussi compliquer les angles des rebonds. Ceci dit, c'est un appareil très moyen, et assez cher (plus de 400 F).

— PHILIPS VIDEOJEU N° 20 — pas beaucoup plus beau que le précédent, il est pourtant de conception plus simple et ne veut pas avoir l'air d'un ordinateur, c'est toujours ça de pris. Il permet de jouer à six jeux, sensiblement les mêmes que le vidéogame. Cette fois, pas de fusil, juste un pistolet AVIO avec une crosse en imitation bois très chic. Ses poignées orange vif le fera aimer des enfants et de quelques adultes attardés. Il coûte plus de 300 F.

— PIZON BROS International VISIOMATIC 101 — c'est, et de loin, le plus performant des téléjeux noir et blanc existants. Il nous offre 11 jeux différents, dont quatre contre le robot électronique. PIZON BROS soit loué, ils ont pensé à moi ! Grâce à eux, les téléjeux ont fait un bond d'un siècle dans le futur. Face à vous, tous les jours (et même plusieurs fois par jour), vous aurez votre robot qui régulièrement vous battra à plate couture, et que vous rencontrerez chaque fois avec plus de hargne. Vous l'affublerez d'un nom ridicule pour bien vous venger, et pour lui montrer qui est le patron. En plus de cela, le VISIOMATIC 101 possède toutes les qualités des autres jeux. Fusil transformable, et tout le toutim. Seul reproche, son esthétique. Il n'est pas franchement laid, mais il est livré avec une mallette en plastique incassable genre attaché-case, ça fait légèrement ringard, et c'est dommage parce que pour un tel joyau, ils auraient pu faire des efforts pour l'emballage. VISIOMATIC 101, 540 F, avec fusil.



AKAI - VS 9300

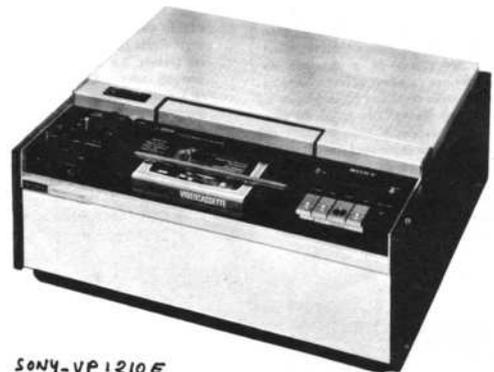
LES VIDÉOCASSETTES

Alors là, c'est le délire. Un vrai conte de fée. La vidéocassette est un magnéscope qui permet d'enregistrer les émissions de télévision, puis de les relire sur n'importe quel petit téléviseur de banlieue. Comme pour les magnétophones, les cassettes sont effaçables. Vous pouvez enregistrer toutes les chaînes, et même pendant votre absence. Par exemple, vous voulez regarder le film de Godar LA CHINOISE sur l'A2. Patatrac, une vieille tante qui vous a couché sur son testament arrive chez vous à l'improviste et vous demande de la piloter dans le gai-paris pour une nuit de débauche. Votre soirée est foutue ? Pas du tout ! Vous n'avez qu'à programmer votre vidéocassette à l'heure H et sur la bonne chaîne de préférence, et au retour des folies bergères vous pourrez regarder le film qui aura été enregistré en votre absence, et bien entendu votre téléviseur reste éteint pendant toute la durée de l'opération. Vous pouvez aussi regarder TF1 et enregistrer simultanément A2. Vous pouvez également remplacer le son original de vos enregistrements pour y adapter tous les commentaires que vous voulez. Remplacez la voix de Marchais par un disque de CARUSO, et votre succès est assuré auprès des filles et des voisins. Avec un

très courte : 1 heure maximum, mais je me suis laissé dire que pour ça, SONY préparait d'arrache-pied de nouvelles cassettes plus performantes.

— PHILIPS N 1700 longue durée — pour le durée ça s'améliore : 2 h 30. Là aussi, une grande fiabilité technique due à l'expérience de PHILIPS en matière d'audiovisuel. En plus, le N1700 n'est pas franchement laid. Il ressemble un peu à une station orbitale (comme je n'ai jamais vu comment pouvait être faite une station orbitale, ne vous y fiez pas). Question poids, c'est pas mal : 17 kg. Sinon, il permet les mêmes prouesses techniques que le SONY, ce qui, vous l'avouerez, n'est pas une mince affaire.

— AKAI VS 9300 — alors, celui-là, j'en suis vraiment fan. Il est pratique, léger (13 kg), pas design, fonctionnel, neutre. Celui-là, vous n'aurez pas honte de lui, vous n'aurez pas envie de le planquer sous un napperon de chez TATI. Il est beau parce que sans chichi. Il est aussi beau qu'un téléviseur normal, ou qu'une vieille radio-meuble. En plus, il permet d'enregistrer 3 heures d'affilé, ce qui, par les temps qui courent, est une grande et belle chose. Comme tous ses confrères, il est d'une manipulation simple, à la hauteur des capacités d'un adulte moyen.



SONY - VP 1210 E

peu d'imagination, les possibilités de cette boîte magique sont inépuisables, surtout si vous pouvez vous payer en prime une caméra vidéo qui vous permettra de créer votre propre programme, vos propres films, et même d'enregistrer les trépidantes parties de tennis de votre téléjeu.

Aujourd'hui, pour vous, nous avons testé les trois marques de vidéocassettes qui se disputent le marché.

— SONY VP 1210 E — SONY est, de notoriété publique, une des meilleures marques d'audiovisuel au monde. Il est donc inutile de dire que le VP 1210 E est d'une fiabilité technique étonnante. SONY, précurseur dans le domaine de la vidéo, fait le matériel le plus compétitif au niveau du prix, malheureusement il a contre lui deux gros inconvénients : le matériel est lourd et assez laid, et la durée des cassettes est

Comme vous le voyez, le choix n'est pas si simple. En plus, c'est tellement peu abordable pour des bourses comme la mienne, que j'ai préféré taire le prix de ces merveilles. Je n'ai pas envie de faire des aigris. Le seul problème que je me pose, c'est de savoir si les fabricants sont destinés à être perpétuellement des ânes battus. Chacun dans son coin a fabriqué ses petits joujoux, ce qui fait qu'il n'existe pas à l'heure actuelle de cassettes standard. Alors choisissez bien votre appareil, parce que vous serez peut-être obligé de le remplacer demain parce que l'on ne fera plus de cassettes pour lui.

Bonne chance et ADIEU. Mes amis se sont cotisés pour m'offrir une de ces fabuleuses machines, et je vais m'enfermer chez moi pour n'en plus sortir. Alors adieu, et à jamais.

*Sybilysie Vienzoj*



PIZON BROS - VISIOMATIC 101

## FRANCE GALL, UN SOIR A PARIS.

Elle est apparue, tout de rouge et de blanc vêtu, très propre. Un peu auparavant, un saxophone avait joué les dernières notes de « Poupée de cire ». Clin d'œil ? Plutôt le signe d'une rupture définitive avec le passé ; au loin les années 60 s'effilochoient, le début de « Musique » en rompait les ultimes adhérences avec l'efficace soudaineté d'une fermeture-éclair. Le spectacle commençait... J'étais parti un peu inquiet. France Gall, murmurait-on, ne s'était pas produite sur scène depuis sept ans. Faut-il le dire ? Cela s'est un peu senti. France Gall manque encore d'une certaine présence, d'une certaine étoffe. En outre, on surprenait un peu trop d'évidente politesse dans le ton de sa voix pour se sentir tout à fait concerné par les brefs propos qu'elle nous tint entre les chansons. Il reste que son spectacle fut assez nouveau dans la conception. Ainsi, avons-nous eu droit à une sonate de J.S. Bach, interprétée par le quatuor à cordes que son orchestre, entièrement féminin, comptait en son sein. Un orchestre, au demeurant excellent, qui se trouvait agrémenté de trois mimes, ce qui enrichissait le spectacle d'un condiment artistique souvent inutilisé, et c'est dommage. Intégrer le mime dans un concert part d'une intention fort louable et mérite toute notre sympathie. Il y va de l'intelligence de l'artiste de comprendre que le mime est un élément indispensable à toute réalisation moderne. La contribution personnelle de France Gall à ce niveau restera d'ailleurs très limitée. D'où peut-être une certaine déficience au niveau de sa prestation. Néanmoins, elle fut convaincante. France Gall relève d'une forme d'intelligence très aus prises avec des thèmes dont les effets se retrouvent en permanence dans notre actualité vivante : Paris, la chronique bleue des discothèques, la féminité. Dans le dernier cas, la constitution exclusivement féminine du groupe va donner lieu à toutes sortes d'inepties sur le féminisme de la part des journalistes. Notons quand même qu'il y avait cependant des représentants mâles dans le show : deux travestis brésiliens et un mannequin. Un joli pied-de-nez à la virilité, ma foi ! Et finement envoyé ! Bon, ceci dit, France Gall n'est pas du tout une Gisèle Halimi version disco. Heureusement, d'ailleurs. Enfin, l'important c'est qu'avec elle la féminité n'est plus du tout une abstraction fumeuse : c'est un lait végétal qui fuse au détour d'un piano qui s'égrène (« Quand on est enfant »). Une autre France Gall dont il faudrait parler, c'est celle qui nous présentera sa « chanson de Maggie », en ses termes : « C'est la triste histoire de Maggie, qui travaille dans une discothèque ». Les mots de Michel Berger (un coup de chapeau, en passant ! Il savait si bien traduire ce mal de vivre où les corps exposent sous l'action des morsures synthétiques, et le vinyl, nous le savons, peut-être une carapace imparable. Vie de nuit, piste de danse où les corps s'épuisent jusqu'aux endormissements du matin. A ce titre, DANCING DISCO fut un dique exem-



mérite notre assentiment le plus absolu. C'est plus qu'une chanson, c'est quasiment un manifeste et il serait bon qu'il ne tombe pas dans l'oreille d'un sourd. Pourquoi toujours America first, nous chante France Gall.

— T'es pas yankee  
— j'suis un titi.

Paris, elle reconduit d'ores et déjà bien des âmes. « Si, maman, si » c'est Paris qui ne part pas en vacances et qui s'ennuie. Dancing disco, c'est Paris qui s'en va danser nuitamment dans les boîtes. Le bruit des marteaux-piqueurs est évoqué dans « Musique ». Dans « Si, maman, si » Paris soupire et paresse. C'est bien le Paris paresseux que nous y retrouvons. Et comme le dit Nico, Paris est une ville délicieuse parce que les gens y sont beaucoup plus paresseux qu'à Londres, par exemple. Avec, en fin de parcours, d'ineffables anesthésies qui vous attendent au coin de la paupière.

« Et je m'endors doucement  
sans chaos ni sentiment »

plaire, dique-témoin, s'il en fût.

On est trop faible pour se déchirer  
On est trop mal pour s'en redonner  
(Musique)

La nuit de France Gall n'est cependant pas n'importe quelle nuit. C'est la nuit de Paris. Paris, elle ne maugrée pas sur son compte comme tant d'autres. Elle sait bien que les crachats sont stériles, même s'il est de bon ton de s'y complaire. D'abord, assez de regards figés sur d'impossibles Amériques ! C'est tout à l'honneur de France Gall de redonner à Paris la confiance que nous lui devons. Si Paris se morfond, il appartient à ceux qui y vivent de lui redonner du lustre et de la vigueur. De lui redonner, surtout, de la beauté ! France Gall lance un défi et donne l'exemple la première. Ça balance pas mal à Paris. La preuve ? France Gall. Et Annie balance pas mal, vous savez. Et les Stinky Toys, donc. Notez que ça pourrait balancer un peu plus. Il reste qu'une chanson comme « Ça balance pas mal à Paris »

Elle chante cela avec la voix qu'elle a, toujours un peu acidulée mais beaucoup plus riche qu'avant. Une voix qui a été travaillée, on le sent. Une diction idéale pour le français, langue horizontale et discrète, propre et nette. Une voix de papier, d'un grain aussi fin que le grain du papier et coupante pareillement. Et enfantine, toujours.

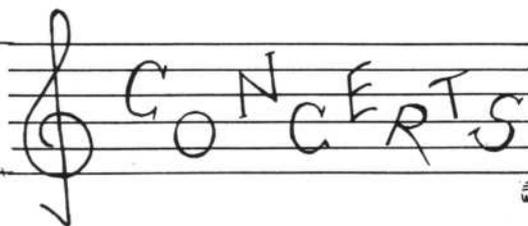
Car France Gall, ce sont aussi les nonchalants vertiges d'une enfance préservée, cauftrée. France Gall, c'est une invitation au pays de Lewis Carroll. Son dernier tube aurait pu être chanté par Alice. Vous l'avez certainement entendu à la radio. Son titre est « Viens, je t'emmène » et c'est tellement joli que les programmeurs devraient la passer trois fois tous les quart d'heure au moins. Ça balance pas mal à Paris. Ceux qui ont été au théâtre des Champs-Élysées du 15 au 20 avril le savent. Un précieux souvenir pour les PARISIENS.

Luc Lagarde



— prépare un double trente-trois tours avec une pochette réalisée par LORD SNOWDON représentant un désert

— a fêté son cinquantième anniversaire en compagnie de JACQUES MARTIN et STEPHANE COLLARO à MUSIC AND MUSIC  
— prépare un quarante-cinq tours pour l'été — est heureux de savoir que JE T'AIME MOI NON PLUS va être repris par DONNA SUMMER — chiffre de vente probable de cette version disco : 1 million de galettes  
— prépare un film avec JANE BIRKIN dans un cadre très sophistiqué, glacé, fortuné sur argent et l'inaction.

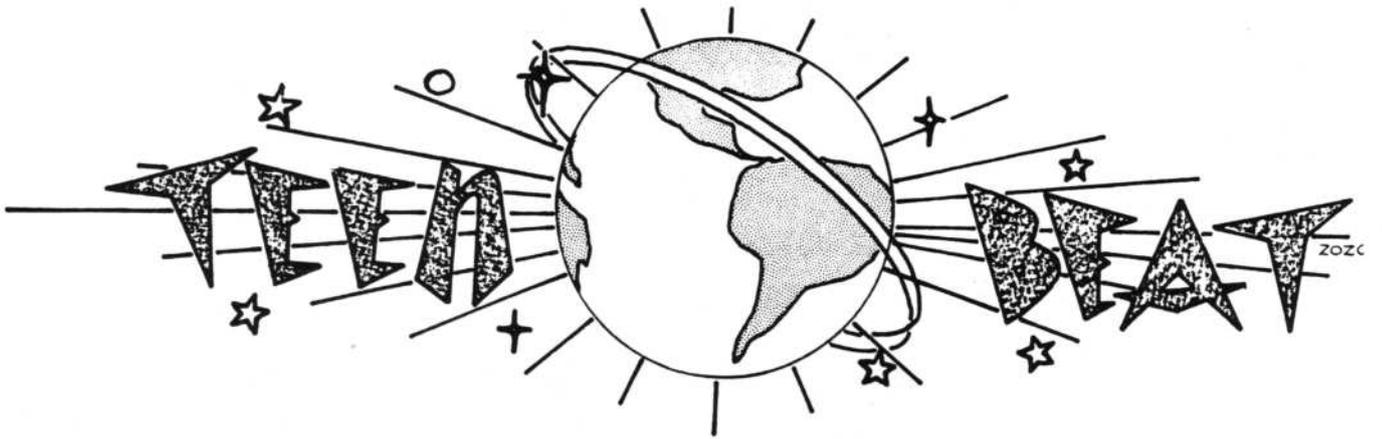
LE 2 MAI AU STADIUM :  
LES FILMS GROOVIES

Il est certains plaisirs raffinés qu'il ne faut pas se refuser — les FLAMIN GROOVIES font partie de ces gourmandises qu'il n'y a vraiment aucun péché à s'accorder de temps à autre — ils font partie de la légende sacré du rock — depuis dix ans, ils écumant le territoire mouvant de nos oreilles ingrates et toujours ils sont là mais jamais au bon moment — précurseurs des punks, ils auraient pu, dans une certaine mesure, tirer leur épingle du jeu comme IGGY POP et devenir quelque chose de très grand — mais non, maladresse, ils ont raté la grande sortie sur

tapis rouge et se sont spécialisés dans le style grands enfants qui n'en finissent pas avec leurs caprices — LES FLAMIN GROOVIES SE PRENNENT POUR LES BEATLES, s'habillent et jouent sur scène comme eux — ils ne sont pas un groupe d'avant-garde, ils ressemblent à ces vieux films poussiéreux que l'on va voir dans les cinémas d'art et d'essai pour son plaisir personnel et rien d'autre — et puis, c'est le seul concert d'importance de la quinzaine (voir BOWIE aux abattoirs, ça va pas la tête ? à part peut-être PERE UBU) —

Johnny Gueule d'Amour

2 mai — STADIUM — Flamin Groovies  
8-15 mai — ABATTOIRS — Blue Oyster Cult  
2 au 7 mai — SWING HALL — Asphalt Jungle  
6 mai — GIBUS — Père Ubu  
17 mai — BUS PALLADIUM — XTC  
24-25 mai — PAVILLON DE PARIS — Bowie



# RICKY NELSON

Eric Hilliard Nelson, né le 8.5.1940, Teaneck, New Jersey. Symbole parfait du teenager américain sans soucis de la génération d'après-guerre. Ricky Nelson était l'image parfaite du petit frère de tout jeune Américain.

Sa première expérience du showbiz commença en 1948 avec l'émission de radio « The Adventures of Ozzie and Harriet » à laquelle participaient ses parents Ozzie et Harriett et son frère David. A la suite de son succès, l'émission devint un feuilleton télévisé. Ricky était célèbre pour sa phrase favorite « I don't mess around, boys ». Ce feuilleton reflétait la famille américaine idéale, au moins pour ceux qui partageaient le style de vie de petits bourgeois des Nelson. C'est vers 16 ans que Ricky commença à prendre de l'importance. Vers cette époque, il apparut dans le feuilleton, assis derrière une batterie, chantant « I'm walkin' » de Fats Domino. C'est le premier morceau qu'il enregistra après avoir signé chez Imperial. 1 million de ventes comme ses disques suivants : « Stood Up » (1958) - « Poor little fool » (1958) - « Lonesome Town » (1958) - « Believe what you say » (1958) - « It's late » (1959) - « Hello Mary Lou » (1960).

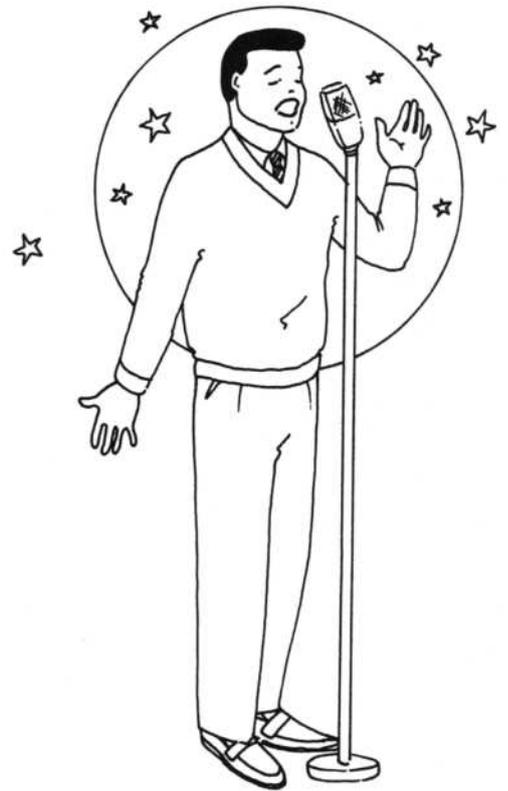
La formule Ricky Nelson était simple : une voix juvénile (à l'image du physique) et des morceaux commerciaux proches du rock. Et une petite incursion dans le rockabilly, grâce au brillant travail de guitare de James Burton. Il n'a jamais joué une musique vio-

lente ou agressive. Ses grandes influences en dehors de grands artistes du rock, doivent être recherchées dans le country, style dont il se rapproche de plus en plus actuellement.

Ses shows en public battirent des records d'affluence. Il attira bientôt les compagnies de cinéma. Son rôle le plus important fut bien sûr dans « Rio Bravo » en 1959 de Howard Hawks aux côtés de John Wayne et Dean Martin. On le vit également dans « Here come the Nelsons », au titre explicite ; « A story of three Loves » (1953) avec Kirk Douglas et Pier Angeli, de Vincente Minelli et « The wackiest ship in the army » de Richard Murphy avec Jack Lemmon. Son succès discographique étant un peu tombé, il quitta Imperial pour Decca. Il élargit son style mais ses disques passaient inaperçus. Son passé dans le show business lui permit cependant de continuer une carrière sur plusieurs plans : TV, ciné, et musique (plus commercial et country à la fois). Il laissa tomber le « y » de son prénom et épousa la starlette Kristin Harmon, qui lui donna trois enfants, et avec laquelle il tourna le film « Love and Kisses » (1965) réalisé par Ozzie Nelson, son père.

Rick et sa famille vivent à Laurel Canyon, Californie. Sa femme tient une galerie d'art. Quand Ricky ne tourne pas en compagnie du « Stone Canyon Band », son groupe, il pratique volontiers l'équitation aux environs de Laurel Canyon.

P.E. Vincent



# ON NOUS CACHE TOUT, ON NOUS DIT RIEN

## JACQUES DUTRONC

*Je suis un aventurier  
et j'ai beaucoup boulingué  
j'ai fait la vie à VARSOVIE  
j'ai fait le mort à BALTIMORE  
j'ai fait le rat à CANBERRA  
j'ai joué aux dés à YAOUNDE  
Je suis un aventurier  
avec lequel il faut compter  
à moi faut pas m'en raconter  
parce que vraiment j'en ai bavé*

Dix ans après, JACQUES DUTRONC joue dans « L'État Sauvage », un film sorti sur nos écrans depuis le 19 avril – un brin d'exotisme dans le sujet de la production – il joue le rôle d'un jeune énarque tout frais émoulu qui débarque en AFRIQUE et se trouve embringué dans une assez extravagante histoire de décolonisation – histoire d'amour en fond –

Récemment, on a pu le voir également dans « UN SALE REVEUR » qui traitait des aventures romantiques d'un jeune zonard – sujet très en vogue actuellement – les bourgeois ont toujours aimé s'encanailler surtout quand c'est dans le cadre chaud d'une salle de cinéma. Quant aux zonards eux-mêmes, il y a un tel culte du minable en ce moment qu'il n'y a pas de mal à se faire mousser pour voir sa propre image sacralisée cinématographiquement – vivre sans un rond quand toutes les portes se ferment devant toi, c'est souvent un cauchemar à se taper la tête contre les murs et il arrive un moment où on ne peut faire autrement que de se fabriquer son propre mythe plutôt que de crever –

Bref, JACQUES DUTRONC est en tête d'affiche actuellement – ces deux films qui sortent pratiquement en même temps, ainsi qu'il annonce d'un prochain trente-trois tours, le mettent en vedette – l'histoire de DUTRONC est déjà ancienne, rappelez-vous en 1966 :

*700 millions de Chinois  
Et moi, et moi, et moi  
avec ma vie, mon petit chez moi  
mon mal de tête, (...)  
j'y pense et puis j'oublie  
c'est la vie, c'est la vie*

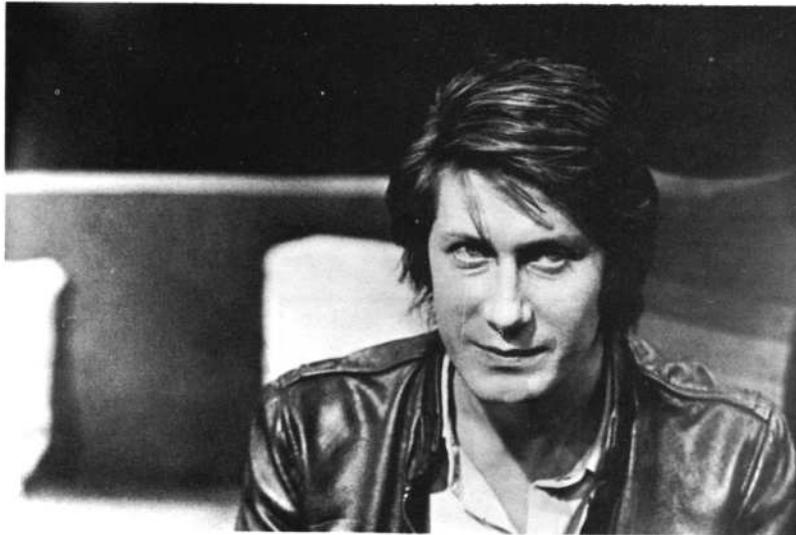
DUTRONC pulvérise les hit-parades avec ET MOI, ET MOI, ET MOI, ainsi que MINI, MINI – c'est la fin du yéyé – JOHNNY, SYLVIE VARTAN, SHEILA, FRANCE GALLE et pleins d'autres sont déjà installés au sommet des grandes vedettes – DUTRONC amène une nouvelle image – très désinvolte, il est très vite classé comme le boute-en-train des « idoles ».

« La dérision, j'aime beaucoup. Vous vous souvenez, quand DUTRONC venait sur scène... il sortait trois confettis de sa poche. "Allez hop, c'est la fête", c'était quelque chose... » SERGE GAINSBORG (TÉLÉRAMA).

A la fois play-boy, en même temps dérisoire, son image semblait apporter une sorte de vent frais parmi les mièvreries de l'époque – un regard dont on sentait un certain pétitement, DUTRONC avait l'air ailleurs – paroles stupides, elles n'en prenaient que plus de force – phrases-choc qui raisonnaient dans la tête, fredonnées par tout le monde, il s'agissait là d'un véritable tour de force –

*Le monde entier est un cactus  
Il est impossible de s'asseoir  
Dans la vie y'a que des cactus  
AIE AIE AIE OUIE OUIE*

A longueur de journées sur les radios, DUTRONC imposait un style – une jeunesse qui, déjà ne croyait plus en grand chose – l'insolence, la nonchalance, en 1967, sur le coup, il était difficile de vraiment en faire le constat mais maintenant avec le recul, ses chansons n'en prennent que plus de mordant – Il y eut : « les plays boys », « j'aime les filles », « l'hôtesse de l'air », « il est cinq heures, PARIS s'éveille », « fais pas ci, fais pas ça »,



etc., un véritable festival de succès qui, à chaque fois, portait au but – cela aurait pu continuer longtemps ainsi mais on arrive en 1968 et les choses changent imperceptiblement et DUTRONC se lasse – la nonchalance n'est pas seulement une image – aller jusqu'au bout de son personnage implique un renouvellement – l'individu intelligent est celui qui SAIT évoluer en douceur sans rien perdre de son intégrité. En janvier 1968, DUTRONC déclare à ROCK'N'FOLK : « Ah ! non. Non. Je ne fais plus de tournée... Les quinze premiers jours, ça va à peu près parce que je suis encore en forme, et après c'est dramatique. Tous les jours, tous les quinze jours, mille bornes dans la nuit souvent... c'est pas possible... »

« Je me fous pas de la gueule du monde. J'en mets certains en boîte, et les gens ont toujours aimé ça. Tous ceux qui imitent quelqu'un, qui se moquent de quelque chose, ont toujours eu beaucoup de succès. Et, de toutes façons, s'il y a deux mille personnes dans la salle, chaque personne pense que je m'adresse au voisin. Il y a un exemple frappant ; à chaque gala, les mecs, tous, un par un, viennent me dire : "Ah ! les gens ! ça a bien mar-

ché, mais ici, les gens sont des cons..." »

On sent l'évolution poindre – encore un ou deux succès et DUTRONC attend que quelque chose de nouveau se pointe à l'horizon et en 1973, c'est le cinéma : « ANTOINE ET SEBASTIEN » de Jean-Marie PERIER – le film n'est pas un super-succès, mais marche suffisamment bien pour que DUTRONC s'installe dans le métier. « L'important, c'est d'aimer », « VIOLETTE ET FRANÇOIS », « LE POINT DE MIRE » suivront pour arriver à ce qu'on peut bien appeler une consécration avec « UN SALE REVEUR », « L'ÉTAT SAUVAGE » et ce n'est sans doute pas fini puisqu'il est branché sur d'autres films en préparation : « SEIZE ANS ET DES POUSSIÈRES » de Jean-Marie PERIER encore, ainsi que « PIERROT MON AMI » (d'après un livre de Raymond QUENEAU) et « RETOUR A MA BIEN-AIMÉE » avec Isabelle HUPPERT.

DUTRONC a su laisser les choses évoluer de façon à ce que son nom ne soit plus synonyme de chanteur mais bien d'acteur à part entière – bien sûr, tout le monde n'apprécie pas ce lâchage et beaucoup auraient aimé le voir garder son image de chanteur

de l'idole – Il a su réussir ce tour de force de rester lui-même tout au long de cette lente mutation de chanteur à acteur – en préparant un prochain disque, il pourra ainsi se permettre d'apparaître comme un artiste complet qui n'a de comptes à rendre à personne.

Né le 28 avril 1943, JACQUES DUTRONC qui fut d'abord guitariste d'un groupe inconnu « LES CYCLONES » qui ne connut le succès que le temps d'un jour avec une chanson : « LE VAGABOND », parolier de FRANÇOISE HARDY pour « Le temps de l'amour », « Va pas prendre un tambour », peut se vanter d'avoir toujours su garder la même constance – adolescent rêveur, zonard romantique, dragueur blasé, titi parisien – un louvoiement entre plusieurs personnalités qui font que beaucoup d'entre nous peuvent se reconnaître dans ses personnages – je me refuse à mettre d'un côté l'acteur et de l'autre le chanteur – pour moi, il n'y a qu'une seule et même personne que je peux aussi bien le voir en play-boy qu'en aventurier – des rôles qu'ils assument très bien et terriblement actuels –

FRANÇOIS projette à la fin du film (VIOLETTE ET FRANÇOIS) de se suicider, il se tâte et puis, NON, il décide de continuer à vivre cette chienne de vie et il repart. Ainsi, je voudrais terminer cet article de manière tout à fait subjective –

*Petit petit petit  
tout est mini dans notre vie  
minimoc et minijupe  
minimoch et liliput  
il est mini docteur SCHWEITZER*

Johnny Gueule d'Amour

vedette – certains vont jusqu'à dire qu'il est nul, que le succès est dû à son nom – je ne pense pas – je crois après avoir vu plusieurs de ses films qu'au contraire, il y a eu une sérieuse mutation dans les gens qui vont le voir – d'abord un public plus jeune qui n'a pas connu l'époque des « play-boys » et puis aussi plus vieux dans le sens qu'un acteur touche forcément des tranches d'âge plus larges qu'une vedette « yéyé ». Hors du succès d'estime, Papa n'achètera pas les disques



### LA DINDE AU CHOCOLAT

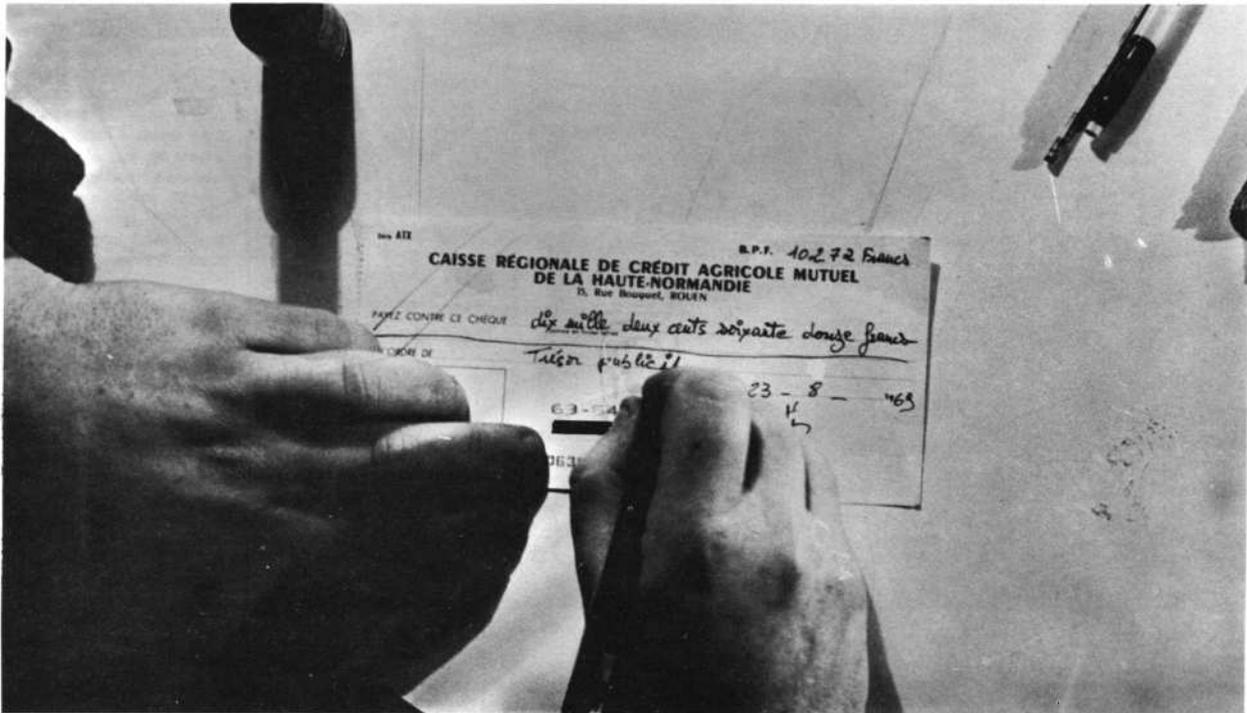
Préparation : 45 mn. Cuisson : 1 h 30 + 15 mn.  
1 dinde de 2 kg. 1 dl lait. 60 g de beurre. 200 g d'oignons. 250 g de mie de pain. 150 g de chipolatas. 10 g d'ail. 2 ou 3 œufs entiers. Sauge en poudre. Chili. 2,5 dl de vin blanc. 150 g de cacao en poudre (non sucré). 150 g de crème fraîche. Sel et Poivre.

Préparez la dinde (vider, plumer, flamber) puis préparez la farce. Faites tremper la mie de pain dans le lait tiède. Étalez pendant 20 minutes les oignons épluchés et hachés finement en les cuisant au beurre blanc. Mélangez dans une terrine le pain (dont a exprimé le liquide), les oignons, l'ail haché, les chipolatas, les œufs entiers. Assaisonnez avec sel, chili, poivre noir. Farcez la dinde de cette préparation. Brider et cuire à four chaud pendant une heure et demie. Retirez alors la dinde du plat de cuisson, déficelez-la et faites tenir au chaud. Déglacez le plat avec le vin blanc. Mettre ce liquide dans une casserole. Faire chauffer doucement et ajoutez-y en fouettant la crème fraîche dans laquelle on a mélangé auparavant le cacao. Lorsque tout est prêt, nappez la dinde avec une partie de la sauce, le reste en saucière.

D.M.O.



# AFFAIRE TRESOR PUBLICITE l'escroc du siècle rompt le silence



**M. FRANÇOIS X** est un homme comblé. Il est intelligent, riche et oisif. **M. FRANÇOIS X** habite la région parisienne. Sa maison, fort spacieuse, est meublée avec goût, luxe et discrétion. **M. FRANÇOIS X** est un homme comme il en existe des millions de par le monde. Et pourtant, **M. FRANÇOIS X** garde depuis des années un terrible secret. Un secret si terrible qu'il ruinerait l'équilibre de sa vie actuelle s'il venait à être révélé.

C'est par une série hallucinante de hasards que nous avons pénétré son secret. Beau joueur, **M. FRANÇOIS X** a accepté de répondre à nos questions. Il va sans dire qu'il refuse de dévoiler son nom, et que les dates, les organismes, les lieux qui ont un rapport quelconque avec l'affaire, ne seront pas publiés. Notre métier est un métier plein de contradictions. Grandeur et servitude. Ainsi notre travail est de dire la vérité, toute la vérité. Pourtant, il est des cas, comme celui-ci précisément, où le fait de dire TOUTE la vérité nous transformerait en auxiliaires de police et perdrait à jamais l'homme qui nous a fait confiance. Car le secret de **M. FRANÇOIS X** peut lui attirer les foudres de la justice. **M. FRANÇOIS X** fut l'auteur solitaire de l'escroquerie la plus habile de tous les temps. Il fut le cerveau de l'affaire « TRESOR PUBLICITE » dont il a bien voulu expliquer les mécanismes à SYBILINE VIERZON, pour vous.

**QUESTION : M. FRANÇOIS X, quelle vie meniez-vous avant d'avoir l'idée de « trésor publicité » ?**

**RÉPONSE :** Bon. Avant l'affaire, je végétais dans une administration depuis trois ans. J'étais bien décidé à ne pas moisir là-dedans. Les fonctionnaires, ça vieillit mal. C'est moche. Je ne me voyais pas finir là, complètement aigri et alcoolique. J'étais ambitieux, et j'avais des idées. Ça aussi, c'était en contradiction avec mon statut professionnel. Un fonctionnaire, ça n'a pas d'ambition, alors tu penses : des idées ! C'était intenable. Alors, plus par jeu qu'autre chose, je m'inventais des histoires. Une façon comme une autre de s'en sortir, tu vois... je peux te tutoyer ? ce sera plus facile... bon. Et puis, les gens sont tellement cons... c'est vrai, y'a pas d'autre mot... plus c'est gros, plus ça marche. Alors, je me suis dit qu'il valait mieux tenter un coup comme ça plutôt que d'attendre la retraite comme tout le monde.

**Q. : Pour plus de clarté, pourriez-vous expliquer à nos lecteurs en quoi consistait l'affaire « TRESOR PUBLICITE » ?**

**R. :** Bon, c'est simple. J'ai ouvert un compte dans une banque au nom de la société TRESOR PUBLICITE. J'ai déposé

plusieurs millions sur ce compte. Ensuite, j'ai subtilisé des chèques envoyés au Trésor public. Je n'avais plus qu'à rajouter I-T-E, tu vois ? TRESOR PUBLIC-I-T-E. Après cette opération, je les endossais sur mon compte. Au bout de quelques mois, j'ai eu sur ce compte une somme assez considérable. Là, j'ai su m'arrêter à temps. Je ne m'étais pas fixé de limite, mais à ce moment-là, j'ai arrêté les frais. C'est comme à la roulette, faut savoir s'arrêter à temps. Alors, je suis retourné à la banque, et j'ai dit que notre société était sur une grosse affaire, et qu'il nous fallait disposer le plus vite possible de l'argent qui était sur notre compte. Ils ont été très compréhensifs. C'était touchant. Je n'aurais jamais cru que ce soit si facile. Quelques jours après, ils m'ont donné la somme. Je suis parti quelques temps à l'étranger. La belle vie quoi. RIO, NEW YORK, LAS VEGAS, TOKIO. Tout quoi. Et puis, je suis revenu en France.

**Q. : Vous avez dit que vous aviez déposé plusieurs millions sur le compte lorsque vous l'avez ouvert. Je suppose que votre paye de fonctionnaire ne vous permettait pas de mettre cet argent de côté. D'où venait-il ?**

**R. :** D'abord, il faut dire que, bien sûr, c'était des millions de francs anciens. Quant à la provenance de cet argent, ça ne regarde que moi...

**Q. : Vous considérez-vous comme un escroc ou comme un artiste ?**

**R. :** Je serais tenté de dire : les deux. Bien que je n'ai pas escroqué de particuliers. C'est l'état que j'ai escroqué, et j'en suis très fier. Lorsqu'il s'agit de l'état, peut-on parler d'escroquerie ? Eux, c'est tous les jours qu'ils nous escroquent... Bon, ne jouons pas sur les mots. Je suis un escroc. Mais je me considère également comme un artiste. Aussi bien par l'idée du coup que par sa réalisation, j'estime que j'aurais ma place au musée BEAUBOURG. Je vaudrais certainement mieux que beaucoup des charlatans qui y sont exposés. Si tu savais le nombre d'heures que je passais à étudier l'écriture de mes... créanciers, à trouver le stylo identique à celui qu'ils avaient utilisé. D'ailleurs, avec le stock de stylos que j'ai accumulé pendant ces quelques mois, j'aurais pu monter une affaire de fournitures de bureau. C'était assez sensationnel.

**Q. : Qu'avez-vous fait de votre argent ?**

**R. :** Au début, j'ai flambé. Beaucoup. Après je l'ai placé parce que sinon, ça défile vite ; maintenant, tu vois, il travaille pour moi. C'est agréable.

**Q. : Que pensez-vous des truands flingueurs ? C'est un genre qui a l'air de se répandre, non ?**

**R. :** Trop. C'est vraiment inquiétant. Ça correspond sans doute à la crise économique. Mais enfin, je ne ressens que du dégout pour ce genre de méthodes. J'aime des gens intelligents. Je n'ai jamais pu supporter les brutes sanguinaires, les tontons flingueurs.

**Q. : Et les égoïstes de NICE ?**

**R. :** Alors là, chapeau ! Un coup vraiment parfait. Ça c'est de l'art. Oui c'est vraiment du grand art. J'ai beaucoup aimé. Le style, et la manière.

**Q. : Avez-vous des projets ?**

**R. :** Oui. Je veux continuer à ne rien faire.

**Q. : Ce n'est pas de ce genre de projet dont je voulais parler. Je parlais de projets... coquins, disons ?**

**R. :** Je vois...

**R. :** Je vois... Non. De ce côté-là, je n'ai aucun projet. Je suis rangé maintenant. Vraiment.

**Q. : Même pour le sport ?**

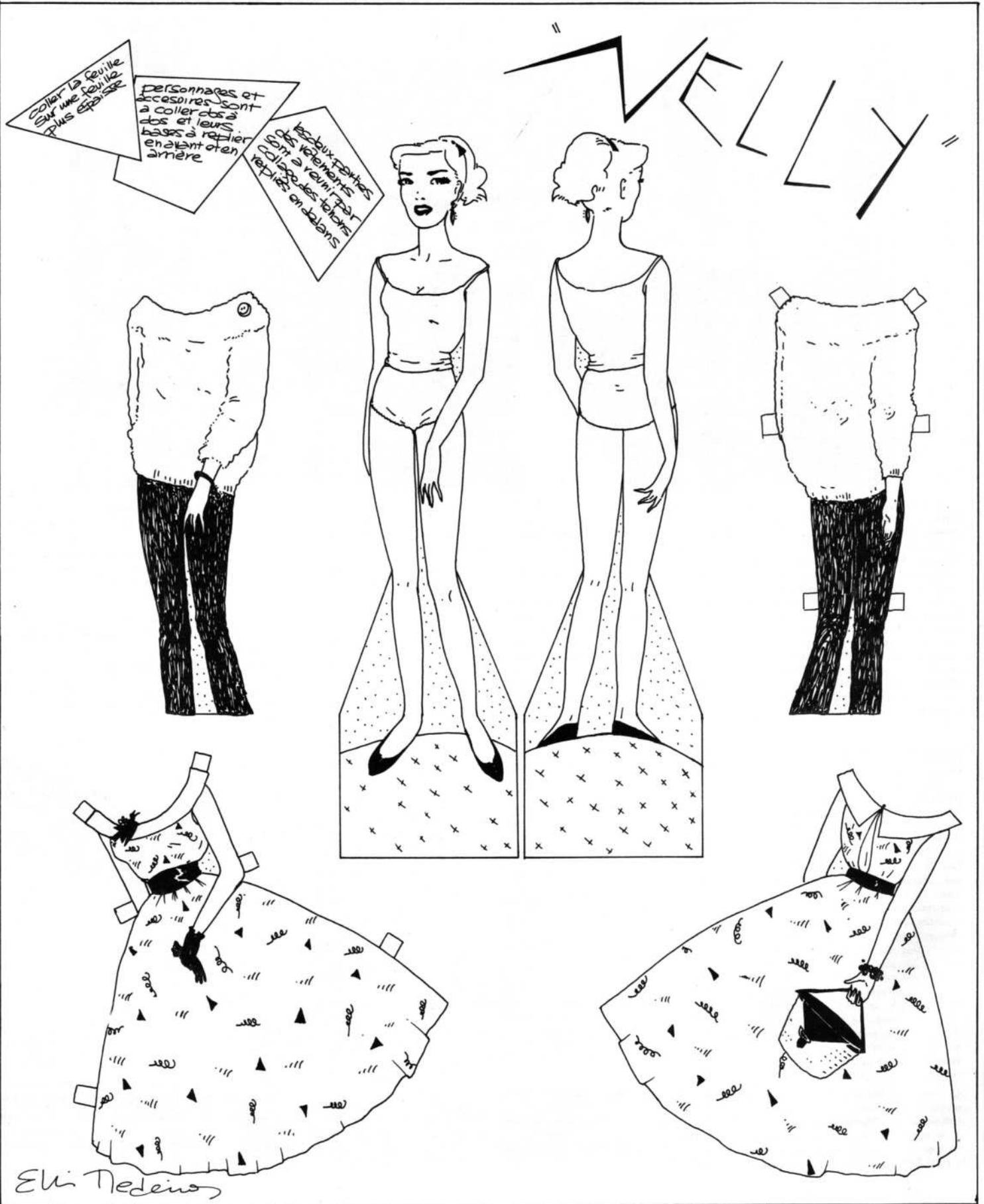
**R. :** Tu sais, ce genre de sport, à la longue, c'est pas très bon pour la santé. Maintenant, je préfère nettement jouer au tennis...

**Voyagez à des prix pas volés.**

CROISIERES PROMOTIONNELLES  
Sur le MERMOZ : croisières des 4 Mers, Festival de Jazz  
Départ de Toulon : 23 Juin. Arrivée à Calais : le 30 Juin  
Prix : 1.670 F  
Sur le MASSALIA : croisières des Îles Grecques  
Départ de Marseille : 15 Août. Prix : 2.090 F  
Arrivée à Marseille : 25 Août  
LES CIRCUITS, VOL INCLUS  
15 Jours USA Côte Ouest 4.675 F - 14 Jours au Sénégal 3.250 F  
VOLS ALLER-RETOUR  
New York 1.350 F - Mexico 2.650 F - Caracas 2.800 F

**TOURS 33/T.E.J.**  
80, boulevard St Germain PARIS 5ème - Tél. 329.36.50  
85, boulevard St Michel PARIS 5ème - Tél. 319.69.50  
Agence TOURS 33 à Lille et Reims

# LA VIE DE L'ATOME



## si jesus était là, il serait poète sonore

Henri Chopin est le fondateur de la revue *OU*, laquelle présentait la particularité d'avoir pour principal support un disque 25 cm agrémenté d'œuvres picturales et de quelques textes, et non des moindres, le tout emballé dans un joli petit coffret. Cette revue, dont la principale originalité réside dans l'introduction du matériel sonore dans l'art poétique (la poésie ne passant plus par l'encre mais par la bouche sans bien entendu qu'il s'agisse d'une simple lecture de texte), présente donc les œuvres de diverses personnes de 15 à 80 ans connues (Gysin, Burroughs, Raoul Hausmann, Tom Phillips, Michel Seuphor, Paul Luree, etc.) ou inconnus. Mais qu'est-ce que c'est que la poésie sonore ?

HENRI CHOPIN (suite)

... Alors si vous me demandez l'histoire, pourquoi la poésie sonore ? C'est parce qu'il y avait quelques poètes qui en ont eu marre et le hasard a voulu que cette poésie sonore naisse à Paris — Pourquoi ? Parce que Paris se trouvait pourvu de ces premiers studios d'enregistrement et peut-être parce que Paris représente malgré tout une capitale un peu différente mais c'est tout, c'est venu comme ça. Selon Burroughs il y a une faute aussi, si la poésie sonore est née à Paris, c'est que les Français sont emmerdés depuis Richelieu avec l'Académie Française qu'ils en ont tellement marre de cette répression ; je crois d'ailleurs que c'est très très vrai, pensant qu'en 68 je voulais prendre l'Académie Française, j'ai été coincé par les CRS, mais enfin peu importe, pour y mettre du 20e siècle parce que j'en ai assez de ces Genevois, de ces Cocteau de tous ces gens dont il ne reste rigoureusement rien. Si quelqu'un a la chance de mi citer un grand académicien de l'Académie Française, je dirais chapeau parce que je les ai oubliés, y en a pas un seul. Alors cette institution qui en est à la lettre C ou D au maximum depuis Richelieu emmerde tout le monde. Il faut parler un bon français, il ne faut pas faire une faute, il ne faut pas faire d'erreur, je ne parle pas d'orthographe, il ne faut pas faire une faute de syntaxe. Or la syntaxe, eh bien la poésie sonore, c'est encore une chose, la poésie sonore a aboli la syntaxe. Comme Marinetti voulait l'abolition de la grammaire nous il y a pas de syntaxe, c'est pas de la poésie simultanée, non pas du tout, c'est la poésie exprimée sortie de soi. Alors, certains font une partition comme Heidsieck, une partition prétexte. Moi ça m'amuse quelquefois. Dufrené n'en fait aucune, Dufrené reconnaît lui-même d'ailleurs que sur cent cris rythmes il y en a peut-être 10 de bons, mais peu importe... La conséquence de cette poésie sonore c'est qu'on a aboli tout ce qui est susceptible d'appartenir aux structures de la langue française pour laisser l'exprimé du français en se foutant pas mal de ce qui est vrai, de ce qui est jeune, de ce qui est actuel...

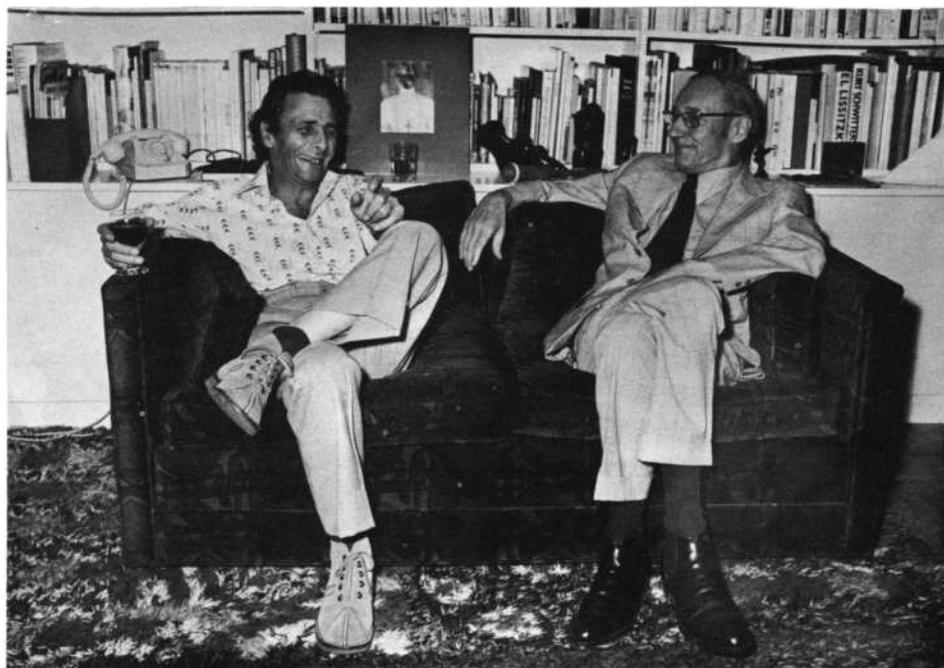
Et alors il s'est produit une chose, c'est qu'après 1960 d'un seul coup il s'est produit là une sorte de jonction, d'osmose plutôt entre les musiciens et les poètes, d'une part les musiciens dans la musique électro-acoustique trouvaient leur matière pauvre parce que l'électronique c'est quand même pauvre, ce n'est jamais qu'une technique finalement lorsqu'on la connaît bien, et qu'il fallait l'enrichir soit par l'instrumentation filtrée par l'électronique soit par la voix qui est un champ physique extrêmement généreux. Or la musique avait toujours utilisé

bien sûr la voix puisque nous-nous de la Renaissance, la Renaissance au départ avant les instruments avait la voix, et là à nouveau la voix revient donc à partir de 60. Les musiciens s'intéressent énormément à la voix au départ il y a Pierre Henri, il y a Bério et autres, je ne m'étends pas sur ces cas qui vivaient presque encore avec Monteverdi pour être méchant... Mais en réalité, d'un seul coup parés 60 il n'y a plus d'antagonisme entre musiciens et poètes, pourquoi ? Parce que de leur côté les musiciens ont aboli la musique tout en cherchant les rythmes physiques, ce qu'on appelle le Rock ou autres, c'est devenu une chose physique une chose qui se projette, et puis de leur côté les poètes eux, ce qu'on appelle les poètes sonores, ont aboli la poésie traditionnelle et ça, ça me fait penser à une phrase de Nietzsche qui est très drôle, qui écrivait, je crois, en 1880, enfin les dates je ne suis pas sûr, il écrivait donc il y a cent ans à peu près : « Encore un siècle de lecteurs et l'esprit lui-même se mettra à puer ». Alors ce qu'a dit Nietzsche on l'a appliqué on l'a fait. Lorsqu'on entend par exemple un prosateur superbe comme Roland Barthes dire qu'il faut aller vers le son ou autres, le grain de la voix oui c'est le mot qu'il emploie, le grain de la voix, mais il n'a pas de grain, parce qu'il ne l'a pas fait ! Tandis que les poètes sonores l'ont fait, alors voilà toute la signification, enfin s'il y en a une, de la poésie sonore. Maintenant il faut ajouter une dernière chose c'est qu'il y a 2 voies distinctes en gros : il y a l'improvisation directe par exemple : je pense aux cris-rythmes de Dufrené, à des audiopoèmes que je donne en public et que je détruis après parce qu'il y a des fautes, j'allais dire des fautes de frappe mais ce ne sont pas des fautes de frappe, des fautes techniques avec des saturations ou autres, que je donne en public pour surprendre le public mais avec ces saturations, on ne peut pas les graver. Puis, de toutes façons, l'instant est donné, on n'en parle plus après l'instant. Il y a des choses qui tiennent, d'autres qui ne tiennent pas le coup, enfin

c'est l'improvisation directe. Les cris-rythmes de Dufrené lui, les conserve et s'aperçoit au bout de 2, 3 ans qu'il y a ceci à conserver, cela à garder. Il y en a d'autres qui font une partition de prétexte au départ, alors ça c'est le noyau typiquement français. Il y a le noyau typiquement allemand, surtout l'Allemagne de l'ouest, qui fait des partitions très sévères, qui travaille pour 4 pistes où chaque chose doit être donnée par telle voix, etc. Je parle des Allemands pas des Autrichiens, ils vivent toujours dans le monde où il doit y avoir le déchiffrement, l'écriture extrêmement précise... Il y a des Autrichiens qui s'amuse avec le dialecte viennois, d'ailleurs il faut dire que le résultat est assez beau, plus qu'assez beau, c'est très intéressant, c'est très drôle. Il y a les Américains qui vraiment se marrent de plus en plus en 2 voies, soit l'oralité comme avec Giorno, soit les techniques, parce que ce sont des techniques comme les permutations qui ne sont permises qu'en anglais au travers de Gysin surtout, ou les cut-ups, couper le verbe en

morceaux. Et puis alors, il y a l'Allemagne de l'est, je dis l'Allemagne, je mets un petit « e » parce qu'il y a un poète qui est là, je ne dis pas son nom parce qu'il est dans une publication, c'est un peu moche, interdite par l'état, considéré comme artiste dégénéré, il a fait des choses lui aussi en improvisation directe qui veut sortir d'un carcan épouvantable. Il y a les Tchèques, les Scandinaves qui en font avec des moyens électroniques énormes, de grands Telefunken ou autres 4 pistes, 64 haut-parleurs, alors là c'est superbe du point de vue studio, il y a un fric terrible derrière avec des résultats qui ne sont pas pauvres, loin de là, qui sont très très bons. Il y a des choses au Portugal, des bandes qui ont été faites sous le boisseau, sous le secret au Portugal, à l'époque de Salazar... La poésie sonore n'appartient pas du tout à une histoire, une histoire de la poésie, ça n'appartient pas à l'histoire avec un grand H.

Propos recueillis  
par Jean-François Charpin



ANNIE le magazine qui  
pétille présente:

STINKY TOYS  
AU KINOPANORAMA

LE 8 MAI à 21 h entrée 25 frs

## AMBLER: UN ESPION A PARIS

Né à Londres en 1909 (mais il n'aime ni l'Angleterre ni les Anglais), Eric Ambler est sans conteste le maître du thriller, ou roman d'espionnage, un genre souvent décrié auquel il a donné ses lettres de noblesse. Ses parents, qui appartenaient au monde du Music-hall, voulaient faire de leur fils un ingénieur ; et il en reçut la formation après l'université. Il travaille ensuite dans une usine, dans une agence de publicité comme rédacteur en 1936, puis vient s'installer à Paris où il commence à écrire. Il y publie son premier roman, *The Dark Frontier*. Viendront ensuite *Epitaph for a spy* (38), *I am not a hero* (38), et *A coffin for Dimitrios* (39), peut-être son chef-d'œuvre avec son dernier roman. La guerre mondiale éclate alors et Ambler rejoint les rangs de l'armée anglaise, où il sera incorporé dans une unité cinématographique de propagande. Il abandonnera alors le roman jusqu'en 1948, pour se consacrer exclusivement au cinéma. Enfin, en 1948, paraîtra *Judgement on Deltchev*, et depuis ses romans se sont succédés à cadence régulière jusqu'à *Send no more roses*, paru l'an dernier. Maintenant best-seller international, inventeur pour certains de l'anti-héros, salué par Alfred Hitchcock et Ian Fleming comme l'un des plus grands, il était jusque là curieusement méconnu en France. Les Humanoides Associés ont entrepris l'an dernier l'édition de ses œuvres complètes, dont nous aurons l'occasion de reparler. Annie a profité de son récent séjour à Paris pour aller l'interviewer à son hôtel.

**Marc Voline :** *Quelle a été votre première rencontre avec l'espionnage ?*

**Eric Ambler :** Je ne l'ai jamais touché de près. Le seul espion que j'aie jamais rencontré, le seul espion véritable, était une dame d'un certain âge qui vivait à Tanger. Ce devait être en 1938. Elle tenait un café sur la plage et avait pour tâche de pourvoir aux plaisirs des marins des navires de guerre. C'était le moins romantique, je suppose, des opérations d'espionnage qui avaient lieu à l'époque en Méditerranée. Elle devait fournir aux marins la boisson et un endroit où déposer leurs affaires pendant qu'ils allaient se baigner. Et vu les nombreux services qu'elle leur rendait, il lui était facile de les persuader de toujours lui envoyer des cartes-postales, de quelque endroit où se trouvait leur navire. Ainsi, plusieurs fois par semaine, elle recevait des cartes postales qu'elle portait aussitôt au consulat allemand. C'était une espionne... et le plus amusant est que tout le monde le savait, tous les marins le savaient. Je me souviens d'un destroyer français, le *Simoun*, dont les officiers avertissaient qui-contre descendait à terre de ne pas se rendre à ce café particulier sur la plage parce que la femme était une espionne à la solde des Allemands. Ils y allaient néanmoins, cela les amusait. Tout le monde a l'air d'un espion, alors quelle est la différence ? Voyez-vous, si un espion est bon vous ne savez pas que vous l'avez rencontré, n'est-ce pas ? C'est le seul que je sais avoir rencontré. Je suis tout à fait sûr d'en avoir rencontré beaucoup d'autres, mais ils prétendaient toujours être autre chose, naturellement.

**Marc Voline :** *Qu'est-ce qui vous a poussé à écrire des thrillers ?*

**Eric Ambler :** Eh bien, j'ai écrit des thrillers simplement parce que je pensais pouvoir faire mieux que ce qui avait déjà été fait, et adopter un point de vue différent. Par exemple, tous les thrillers qui avaient été écrits jusque là, en anglais certainement, et sans doute aussi en français, l'avaient été d'un point de vue propre à l'établissement. C'est-à-dire que tous les méchants étaient de gauche, c'étaient des communistes, des gens aussi terribles que cela, et tous les héros étaient des aristocrates, de droite. J'ai simplement pensé que c'était une chose que je pouvais faire, un thriller qui serait un peu plus vrai que la vie. J'ai tout renversé, et j'ai placé les méchants à droite, et les héros à gauche... très simple !

**Marc Voline :** *Comment avez-vous commencé à écrire ?*

**Eric Ambler :** J'ai commencé à écrire en partie parce que je voulais écrire ; mais en premier je voulais écrire de la musique, et c'est ce que j'ai fait, mais ce n'était pas brillant. Ensuite j'ai essayé d'écrire des pièces, et cela n'a donné rien de bon.



Elles étaient intellectuelles, du théâtre du dimanche soir. Il ne restait donc plus que le roman, et puisque j'étais déterminé à gagner ma vie autrement qu'en faisant de la publicité, je me suis mis à écrire des thrillers. Ça ne faisait pas de mal d'essayer après tout, c'était comme un jeu, je ne l'ai pas pris au sérieux tout d'abord. Et puis brusquement, à la moitié du premier livre, j'ai commencé à prendre ça au sérieux, à considérer que ça en valait la peine. Et c'est ce que j'ai fait depuis lors.

**Marc Voline :** *Comment était votre vie à Paris ?*

**Eric Ambler :** C'était une époque merveilleuse à Paris, mais bien sûr tout le monde dit cela en parlant d'il y a quarante ans. Il y a quarante ans c'était de partout une époque merveilleuse, comme peut-être vous l'avez entendu dire. Mais Paris était un Paris très différent, c'était un Paris moins cher : vous pouviez vivre très confortablement dans un hôtel pour dix francs la nuit - c'est ce que je faisais - et vous pouviez avoir un confort considérable pour quinze francs la nuit. C'était aussi un endroit merveilleux pour travailler, j'y ai écrit trois romans, et de temps en temps j'allais me reposer dans un petit village des Alpes Maritimes. J'avais l'habitude d'y aller hors-saison, lorsqu'il n'y avait pas de neige, et il était possible de vivre très économiquement à ce moment-là.

**Marc Voline :** *Que faisiez-vous en dehors d'écrire, y avait-il des choses particulières que vous aimiez faire ?*

**Eric Ambler :** Oui, oui, je passais mon temps à courir après les femmes. J'ai toujours beaucoup aimé les femmes. Et puis par la suite, j'ai vendu les droits cinématographiques de mon livre, et j'ai été en mesure d'entretenir une maîtresse... dans des conditions convenables.

**Marc Voline :** *Votre expérience dans le cinéma...*

**Eric Ambler :** Cela m'a plu énormément jusqu'au moment où je me suis aperçu que je pouvais faire ça de manière presque automatique. J'ai écrit quatorze films, j'en ai produit quelques-uns. J'étais très doué pour ça. Mais vraiment, la personne importante dans un film est automatiquement le réalisateur. Et donc si vous voulez vous intéresser personnellement aux films et que vous êtes un écrivain, vous devez devenir un écrivain-réalisateur, non pas un écrivain-producteur. J'ai trouvé le travail de réalisateur, de réalisateur de films, assomant. Je n'ai jamais fait de mise en scène. Je me suis déjà syndiqué comme réalisateur, c'était bien assez ; mais je n'ai jamais fait de mise en scène. Je m'en suis toujours tenu éloigné, et finalement j'en reviens à écrire des romans, où vous faites tout vous-mêmes : l'écrivain, le metteur en scène, vous faites tout jusqu'au moment où le bouquin est imprimé.

**Marc Voline :** *Vous faites preuve dans vos livres d'une profonde connaissance des mécanismes de la société contemporaine, dans tous les domaines. D'où cela vient-il ?*

**Eric Ambler :** Vous pouvez découvrir presque tout ce que vous voulez vraiment savoir ; il suffit de découvrir où est la connaissance et d'aller l'y chercher. Ce n'est pas aussi difficile que ça a en l'air. Pas plus que lorsque je m'imaginai l'espionnage.

**Marc Voline :** *Etes-vous intéressé par la politique aujourd'hui ?*

**Eric Ambler :** Non, je ne suis pas du tout intéressé par la politique aujourd'hui. Je m'intéresse aux politiciens, ce qui est tout à fait différent. Je m'intéresse à la personnalité des gens, à leurs bouffonneries... leur faculté de s'adapter à la télévision, par exemple, m'intéresse énormément. Les politiciens du futur ne seront plus choisis pour leur compétence, mais en fonction de l'impression qu'ils feront à la télévision. C'est déplorables. Je peux penser, et je pense que c'est ainsi le cas pour vous, à un premier ministre qui ne fait pas du tout bonne impression à la télévision, mais qui n'en est pas moins un homme extrêmement capable. (...) Mon but est de montrer comment les gens fonctionnent aussi bien que la manière dont les institutions fon-

ctionnent. Je m'intéresse à la manière dont chaque chose fonctionne. Je ne pense pas pouvoir jamais satisfaire toute ma curiosité.

**Marc Voline :** *Aimeriez-vous vivre la vie aventureuse des personnages de vos romans ?*

**Eric Ambler :** Non, pas le moins du monde. J'ai eu assez d'aventures pour en rire pendant la guerre. J'ai bien peur de ne pas aimer le bruit des explosions, sauf à distance.

**Marc Voline :** *Avez-vous une méthode pour écrire ?*

**Eric Ambler :** Oui, je pense que les écrivains devraient écrire pour se faire plaisir, et rien qu'à eux-mêmes. En tout cas, si ce qu'ils écrivent pour se faire plaisir ne plaît pas aussi à un public de lecteurs, au sens économique du terme, autrement dit si leurs éditeurs n'en tirent pas d'argent, alors je pense que l'écrivain devrait se chercher une autre profession. Par bonheur ce qui me plaît, plaît aussi aux lecteurs dans un très grand nombre de pays à travers le monde. Cela me permet de continuer à me faire plaisir.

**Marc Voline :** *Comment travaillez-vous ?*

**Eric Ambler :** Je commence très tôt le matin et j'écris jusqu'à l'heure du déjeuner ; et puis plus tard dans l'après-midi je me remets à écrire. Et tout le temps je réécris. J'écris tout, tout, cinq, six, sept fois. C'est pourquoi cela me prend tant de temps.

**Marc Voline :** *Pendant huit ans, vous avez cessé d'écrire des romans. Cela a-t-il été difficile de recommencer ?*

**Eric Ambler :** Oui, très difficile. On perd l'habitude de la solitude. C'est une bonne habitude.

**Marc Voline :** *Dans quel pays avez-vous préféré vivre ?*

**Eric Ambler :** Eh bien, je vis à présent en Suisse. C'est très bon pour un écrivain : c'est calme. Vous pouvez vivre dans une paix absolue sans être distrait. Autrement, nous recevons des amis, James Mason et sa femme sont nos voisins. Voyez-vous, j'adore le travail ; pour moi c'est un plaisir continu. Je ne skie pas... je n'ai pas de hobbies, et le travail est ce qui me plaît. Travailler est donc ce que je fais. (Champagne, et fin de l'interview).

Propos recueillis  
par Marc Voline le 18.4.78  
photos : Nicolas Testu

## BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE D'ERIC AMBLER

- Le Masque de Dimitrios* - Ed. du Pavois, 1939  
*Ed. Planète*, 1966. *Les Humanoides Associés*, 1977.  
*Epitaph pour un espion* - Coll. L'Empire, 1939.  
*Les Humanoides Associés*, 1978. *Voyage dans l'après-avant* - Hachette, coll. L'Enigme, 1948.  
*Je ne suis pas un héros* - Presses de la Cité, coll. Un Mystère, 1950. *Les Visiteurs de l'Aube* - Presses de la Cité, 1956. *Topkapi ou la Nuit d'Istanbul* - Plon, 1964. *Le Rendez-vous de Nice* - Plon, 1965.  
*Une sale histoire* - Stock, coll. Evasion, 1971.  
*Complot à Genève* - Librairie des Champs-Élysées, 1974.  
*Le Levantin* - Hachette, coll. Thriller, 1973. *Le Livre de Pache*, 1977. *L'Héritage Schrimmer* - Del Duca, 1978.  
*Docteur Frigo* - Fayard, 1976. *Nouvelles plus de Roses* - Les Humanoides Associés, 1977.

# après la pluie, le beau temps !

« L'ennui, quand on est dans le vent, c'est que, pour y rester, il faut se laisser emporter par lui »

MONSIEUR DUPONT est assurément un homme moderne — dans son appartement climatisé de la DÉFENSE, il se sent à l'aise dans ses petits souliers pour contempler d'un œil serein l'an 1978 de notre ère — c'est bien entendu un fidèle de la télévision couleur et sur sa chaîne hi-fi, il ne dédaigne pas un disque ou deux de disco de temps en temps mais vous savez, il ne faut pas abuser ! — son lave-vaisselle est tout à fait au point et son mobilier est très design — en gros, voilà les principaux éléments qui constituent le cadre dans lequel nous allons voir évoluer ce curieux et typique personnage — peut-être faudrait-il se renseigner sur son âge mais ne fait-il pas plutôt partie de ces gens qui, toujours « dans le vent » n'ont pas d'âge — enfin, vous vous ferez peut-être une idée en apprenant qu'il est marié à une fort jolie femme de 24 ans et qu'il est papa d'un jeune marmot de trois ans.

Pauvre Monsieur DUPONT — comme tous les hommes modernes, il est constamment pressé — aussi ne se passe-t-il pas une journée sans que son front ne soit assombri de quelques nuages — tous les matins, il met la radio avant de partir à son job mais, comme tous ses contemporains, il a tort de ricaner à l'écoute des informations météorologiques — qu'il pleuve, qu'il neige ou qu'il fasse du soleil, c'est du pareil au même pour ce brave DUPONT mais pourtant comme il est différent selon ces différents cas de figures — regardez-le, aujourd'hui, il fait soleil, il embrasse sa femme qui fait du café — le MELITA chante dans la cafetière électrique qui se trémousse sous les appels pressants d'aventureux rayons de soleil — une bonne journée s'annonce — tout le monde est beau et gentil — que de projets en tête ! — mais demain, le temps sera incertain et Monsieur DUPONT sera accariâtre, il ne sait pas ce qu'il va faire — il a envie de rester chez lui ou d'aller au boulot s'engueuler avec ses collègues — il est à l'image de ce ciel qui ne se décide pas entre le soleil ou la pluie — tout le monde est terne et mesquin — AH ! dans ces cas-là, il vaut mieux encore la pluie — saveur des grasses matinées où sur la table de nuit, le congé maladie voisine avec un bon polar — pouvoir rester toute la journée chez soi à regarder derrière les vitres la pluie tomber à grosses gouttes — Monsieur DUPONT serait romantique, ce qu'il n'est assurément pas, il aimerait les jours de pluie prendre son imperméable et se balader dans les rues de sa capitale favorite et sentir le vent balayer son visage mais il ne faut pas trop lui en demander — pour lui, tout ceci n'est que brouille, la météorologie n'existe pas, si, aux informations pour ricaner à la seule écoute de la voix rocailleuse typique des pays du sud qui caractérise ALBERT SIMON — il va donc tout falloir lui expliquer —

D'abord, Monsieur DUPONT, décontractez-vous et laissez-vous aller dans votre grand fauteuil en sky — vous vous croyez au centre de tout ce qui est nouveau et à la mode



mais, pauvre ère, vous êtes la proie des éléments atmosphériques — nous sommes comme des mannequins — une main invisible tire les ficelles — nous obéissons au rythme des saisons qui se succèdent — le temps varie nos humeurs — d'un autre côté, les techniques se développent et on ne sait plus très bien quel avenir nous attend — pris entre deux cycles sans fin, il faut prendre l'attitude de ces gens absents, cas cliniques aux sourires détachés, vous savez, moi, ces basses histoires humaines et regardez froidement les choses se dérouler —

« Insoucieux de l'agitation frénétique de l'homme, le jour commence toujours à son rythme propre. Il faut du temps au soleil pour se lever. La lumière qui renaît n'éclate pas sur nous, brutale et impérieuse. Elle ferait plutôt penser à un chat qui s'étire et soulève lentement ses paupières, observant prudemment le monde qui l'environne avant de se lever. »

Alors, il faut savoir apprécier toutes sortes de choses. Le printemps, cette saison qui est ma favorite à toujours été le fait de réjouissances et de festivités pour commémorer son avènement — renouveau de la vie, le cœur bat plus vite — une sorte d'ennivrement s'empare des esprits, les vêtements changent — un grand ripolinage — on décroche les rideaux, on fait la grande lessive de son appartement, les tapis sont nettoyés et les cheveux tombent, les jours rallongent et c'est le début des soirées de promenades quand le vent est encore frais — le printemps est la saison des caprices où tout est possible — il n'y fait pas véritablement chaud mais déjà la température s'élève et après l'hibernation, les gens repointent leur nez dehors et sourient —

L'été, c'est autre chose — la chaleur bien sûr mais aussi la nonchalance, l'envie de flâner et de se laisser aller — plaisir exquis de PARIS au mois d'août, les rues sont vides et la ville t'appartient — les appartements sont déserts, les parasites sont généralement sur la côte et tu vas voir tes meilleurs copains qui bien sûr en gens intelligents ne sont pas partis — époque des laits fraises avec des longues pailles —

L'automne, c'est très bien, les jours baissent mais il fait encore suffisamment beau pour flâner dans les rues et regarder les multiples lumières de la ville s'allumer — les soirées sont fraîches — c'est la douce nostalgie de l'été fini, les parents et les autres rangent leurs photos de vacances dans des albums jaunés — tout le monde prépare ses manteaux d'hiver — les esprits restent ouverts mais c'est aussi l'époque des projets de rentrée — comment aménager cette nouvelle année qui commence !

L'hiver, c'est le repli — les esprits sont fermés — chacun s'affaire et réfléchit — chaleur des soirées d'hiver où on prend plaisir à méditer — l'hiver est existentiel — il fait froid dehors et on prend un malin plaisir à se préparer à sortir pour affronter le froid qui vous revigore et ensuite ressentir à nouveau toute la sensualité d'un poêle à mazout — époque rêvée des télé-cinéma.

Le temps, la météorologie, ont toujours tenu une place importante dans les sociétés humaines — objets d'un culte, il s'agissait d'un symbole — la peur, l'angoisse de se sentir dépassés par les éléments naturels qui constituent l'atmosphère terrestre — déjà, les hommes de NEANDERTHAL (ou un autre truc dans le même genre) avaient établi à STONEHENGE (Angleterre) des monuments mégalithiques qui étaient orientés avec un soin tout particulier de façon à faire face au soleil levant du plein été — antiques ancêtres des mannequins de KRAFTWERK, les Grecs prenaient soin dans chaque représentation théâtrale de marquer l'importance des saisons par des personnages masqués, à la figure enfarinée et qui représentaient le côté absent des choses (mais si réel !) — plus tard, des gens comme NOSTRADAMUS se sont penchés sur le problème — de multiples dictons populaires viennent enrichir cette référence à la météorologie « au ciel, une voile, abats la toile » — « une hirondelle ne fait pas le printemps » — « après la pluie, le beau temps » —

Maintenant, la météorologie est devenue beaucoup plus prosaïque — plus de fêtes du printemps, de l'été, etc. — il s'agit d'une science moderne dont les dernières recherches venues de quelques satellites qui sillonnent notre ciel viennent sèchement atterrir sur les téléspectateurs AFP — chaque jour, dès 13 h 05, la météorologie nationale est en possession de toutes les données enregistrées en FRANCE — A 13 h 20, elle possède tous les résultats de l'EUROPE occidentale — avant 14 h l'Europe de l'est au complet et, vers 15 h 30 tous les résultats de l'hémisphère NORD sont utilisables — deux ordinateurs CDC 6400 font le boulot et ainsi pour nous la météorologie est devenue quelque

chose d'évident et ainsi ce paradoxe plus nous sommes informés, plus le temps qu'il fait devient quelque chose d'annexe vu son évidence —

Monsieur DUPONT marche de son pas dynamique vers la station RER OPÉRA — il est en sécurité — ce soir, avec dix valium cinq, il dormira tranquille à l'abri des loup-garoux qui sortent à la pleine lune et nulle tempête ne viendra le réveiller — Monsieur DUPONT est un homme heureux —

Mais moi, je suis cinglé et je vais m'acheter à la Samaritaine un ordinateur CDC 6400 ainsi qu'un téléspectateur AFP, un baromètre vulgaire, ainsi qu'une grenouille que je foudrais dans un bocal, ainsi loin de tout, chaque matin en savourant mon café, je serais à même d'être dans le vent.

JOHNNY Geule d'Amour



# DAVID NIVEN



Né en Angleterre dans une famille aisée, David Niven avait tous les atouts en main pour exercer une carrière honorable dans le sein de la haute société anglaise. Son père ayant été tué par les Turcs pendant la première guerre mondiale, sa mère s'était remariée et envoya le jeune David en pension (à Stowe), à la suite de quoi il entra au célèbre collège militaire de Sandhurst. Puis pendant quatre ans il est dans l'armée, la Highland High Infantry. Il en sort lieutenant et bien décidé à aller faire fortune aux Amériques. Il décide de tout essayer et en dernier ressort, si tout échouait, de tenter sa chance à Hollywood où tout avait l'air de baigner dans l'huile (ou le champagne) pour le profane et surtout pour un jeune et naïf Anglais fraîchement débarqué d'Europe. Heureusement pour lui, du Canada en passant par New York rien ne va comme il l'avait prévu. Il va donc, en dernier recours, à Hollywood. Il a 24 ans. Il bénéficie de l'avantage de son statut social, de bonnes relations dès son arrivée. Dans ce milieu sa tenue était renforcée par son charme (« britannique » qui devait hanter sa carrière), son attitude naturellement amicale et ses capacités d'amuseur. Nous sommes en 1934, David Niven est engagé comme figurant : « Type anglo-saxon n° 2008 ». Son premier emploi est celui d'un bandit mexicain à grosse moustache tombante (!). On l'utilisa dans ce rôle à cause de la seule chose qu'il savait faire, en Anglais de bonne famille : monter à cheval... Peu à peu il en vint aux moyens rôles, puis enfin aux rôles de premier plan. Il a côtoyé le Tout Hollywood de la grande époque et eut des rapports amicaux avec les plus grands. Mais laissons-le nous conter quelques anecdotes typiques.

Rappelons en préliminaire que Louella Parsons et Hedda Hopper, dont il va être question dans les lignes suivantes, sont les deux commères de Hollywood dont les chroniques de potins dans deux journaux quotidiens, respectivement le « Los Angeles Examiner » et le « Los Angeles Times », faisaient la pluie et le beau temps dans le plus riche village du monde. Tous les grands acteurs les ménageaient, et avec raison, car elles ont parfois détruit des carrières grâce à leur influence immense dans le monde.

« Ida Lupino et Howard Duff étaient mariés et heureux depuis de nombreuses années ; il en était de même pour moi et ma femme Hjørdis, mais pour une raison quelconque des rumeurs imprimées faisaient planer un doute sur nos deux couples, nous décidâmes de nous amuser aux dépens de Louella et Hedda. Comme champ de bataille, nous choisissons le restaurant « Ciro's », l'endroit « in » du moment et l'un des mieux infiltrés par les espions à la solde des deux commères (ils étaient partout). J'appelle le maître d'hôtel du restaurant :

David Niven : Pourriez-vous me ré-

server une table pour minuit ?

Maître d'hôtel : Oh oui, bien sûr Monsieur Niven, avec plaisir. Sur le bord de la piste de danse... pour combien de personnes ?

D.N. : (ton confidentiel) Non... pas sur la piste de danse... dans un coin sombre... juste pour deux, vous comprenez.

M.H. : Oh oui, bien sûr Monsieur, juste vous et Madame... ne vous faites aucun souci... »

Vers minuit j'arrive avec Ida Lupino à mon bras, ce qui est pour effet de faire monter les sourcils du maître d'hôtel jusqu'à la naissance de ses cheveux. Vibrant d'étonnement, il nous conduit à une table retirée au fond de la salle et reste debout, les yeux écar-

quillés, en voyant Ida commencer à m'embrasser sur l'oreille. Le téléphone ne dut pas rester inutilisé car au moment où nous finissions notre deuxième verre, une armée de photographes se réunissait aux alentours du bar. Hjørdis et Howard arrivèrent juste au bon moment, et tout le restaurant ébahi regardait un maître d'hôtel les conduire à la table la plus éloignée de la nôtre. Ils faisaient un beau couple et du coin de l'œil je pouvais voir Howard faire ostensiblement la cour à Hjørdis.

Howard avait une réputation de querelleur, et alors que je faisais semblant d'être assez saouli, il y eut un murmure quand Howard, jugeant le moment propice, renversa soudain sa table et se leva, pointant un doigt accusateur dans ma direction. Hjørdis essaya de retenir son partenaire, Ida fit de même lorsque je me mis debout, bien que je crois qu'elle exagérait un peu en criant « Non, non, chéri tu dois fuir... Il te tuera ! ».

Écartant la foule, Howard et moi avançons l'un vers l'autre. Il régnait un silence de mort, et les photographes se mirent en position pour un scoop lorsque, comme deux cow-boys à la fin d'un classique western dans une rue déserte au coucher du soleil, nous allions inexorablement dans la même direction à travers les tables peuplées et silencieuses. Au bord de la piste de danse maintenant désertée nous enlevons nos vestes et retroussons nos manches. Puis nous avançons à nouveau et tournons l'un autour de l'autre. Vous auriez pu entendre une aiguille tomber ; les gens du fond étaient debout sur leurs chaises. Soudain nous



nous élançons, nous attrapons par la taille, nous embrassons sur la bouche, et valsons lentement sur la piste... au grand désappointement du maître d'hôtel, des photographes, et des deux reines du potin ».

« Errol Flynn lut quelque part qu'un homme nommé d'Arcy Rutherford avait inventé un nouveau sport, quelque part dans le sud de la France, le ski nautique, et il me montra des photos de Rutherford skiant derrière un canot à moteur.

« Mon vieux » dit Flynn, « il nous faut essayer ça ». C'est exactement ce que nous fîmes. Ce jour-là Ronald Colman avait ancré son bateau, le « Drogon » à quelques miles du « Sirocco » de Flynn et nous décidâmes de donner une exhibition de notre nouveau sport à Colman et ses invités. Flynn conduisit le hors-bord avec ma girl-friend du week-end à ses côtés, je skiais derrière. Après avoir raisonnablement impressionné les hôtes du « Drogon », Flynn décida de me jouer un tour et au lieu de rentrer au bateau, il se dirigea vers la haute mer. Je commençai à être fatigué et lui demandai d'arrêter, ce qu'il fit à environ un kilomètre du « Drogon », je m'enfonçai et attendis qu'il vienne me repêcher. Mais il rentra la corde : « So long » dit Flynn, « pourquoi ne passes-tu pas chez Colman pour prendre une bonne tasse de thé ? Betty et moi allons faire une sieste au « Sirocco ». Il s'éloigna en s'esclaffant, me laissant en plein Pacifique avec mes deux skis. Malgré tout c'était un bel après-midi, et je nageai vers le « Drogon » en prenant mon temps, me reposant sur mes skis quand j'étais fatigué. A mi-distance du bateau, je sentis que je n'étais plus seul à nager dans ces eaux calmes. A ma droite, à une dizaine de mètres, l'aïlaron gris d'un gros requin émergeait.

La panique me prit, avec l'incoördination de la peur, je perdis un des skis. Un petit malin a dit un jour qu'on pouvait faire fuir les requins en agitant l'eau bruyamment... c'est faux... J'éclaboussai et faisais du bruit comme un malade mental, mais tout ce que fit le requin fut de s'approcher un peu plus près pour voir ce qui faisait tout ce tapage.

J'avancé avec un ski pour me protéger, le requin m'accompagnait de plus en plus près. De temps en temps je criais « Requin ! Requin ! » en priant qu'il reste à la surface.

Finalement, quelqu'un du yacht m'aperçut et un bateau pneumatique vint à ma rescousse. Le requin ne perdit son intérêt que lorsque le bateau fut sur lui. Il disparut dans les profondeurs. Sur le pont du « Drogon », tremblait un verre de brandy à la main, j'empruntai un miroir pour voir si mes cheveux étaient devenus blancs.

Plus tard, lorsque Flynn vint me chercher, il accueillit le récit de mon histoire par un rugissement de joie :

« Dieu, je regrette bien d'avoir loupé ça ! ». Je préparai ma vengeance avec raffinement... »

P.E. Vincent

Davis Niven — Quelques films :

- 1936 : La charge de la brigade légère (Michael Curtiz) avec Errol Flynn, Olivia de Havilland.
- 1938 : La patrouille de l'aube (Edmund Goulding) avec Errol Flynn.
- 1949 : A kiss in the dark (Delmer Daves) avec Jane Wyman.
- 1953 : The moon is blue (Otto Preminger) avec William Holden.
- 1956 : Le tour du monde en 80 jours (Michael Anderson) avec Shirley Mac Laine et Cantinglas.
- 1958 : Separate Tables (Delbert Mann) avec Deborah Kerr, Rita Hayworth, Burt Lancaster.
- 1961 : Les canons de Navarone (Jack-lee Thompson) avec Gregory Peck, Anthony Quinn.
- 1964 : La panthère rose (Blake Edwards) avec Peter Sellers.

## ANNIE VA AU CINÉMA

Action Lafayette. Le festival de Jazz de l'année dernière est reconduit cette année. De nombreux court métrages inédits et rares (10 programmes différents à partir du 26 avril).

Dans la petite salle Rétrospective Clark Gable : « Les révoltes du Bounty » avec Charles Laughton, « Les Misfits » de John Huston, « L'esclave libre » avec Yvonne de Carlo.

Réédition de « L'impératrice rouge », 1934, de Josef Von Sternberg, avec John Lund et surtout Sam Jaffe dans un rôle de dément. Et bien sûr Mariène Dietrich.



Vers le 10 mai, réédition de « Bronco Apache », 1954, de Robert Aldrich. Si vous avez aimé Burt Lancaster dans « Elmer Gantry », vous l'aimerez en indien aux quenottes publicitaires aux côtés de la charmante Jean Peters.

Du 10 au 17 mai : semaine radio libre avec films à l'appui...

Au Kinopanorama, une curiosité : une surproduction polonaise d'il y a quelques années, « Le Pharaon », Hollywood serait-il détrôné par la Pologne ?

(To be continued).

P.E. Vincent

**CYCLE EISENSTEIN**

Serge (nous l'appellerons ainsi puisque c'est son prénom) est né en 1898 à RIGA, en LETTONIE — Serge est un garçon brillant qui fait d'abord carrière comme ingénieur mais ce n'est guère passionnant et il rentre aux BEAUX-ARTS et s'intéresse à beaucoup de choses à la fois : LÉONARD DE VINCI, FREUD, le théâtre — et quand éclate la révolution russe, comme tous ses contemporains, il doit choisir son camp — à son âge, on a des idées généreuses et il fait un petit tour dans l'ARMÉE ROUGE et met ses talents au profit du peuple — Internationale, le tour est joué et c'est le PROLETKULT (théâtre du peuple) et puis, ce qui nous intéresse plus particulièrement, le cinéma.

Admirateur de FRITZ LANG et de FRIFFITH, il compose en 1924 son premier long métrage : LA GREVE et tout s'enchaînera : LE CUIRASSÉ POTEMKINE (1925), LA LIGNE GÉNÉRALE (1926), OCTOBRE (1927), QUE VIVA MEXICO (1930, interrompu), LE PRÉ DE BEJINE (1935), ALEXANDRE NEWSKY (1937), IVAN LE TERRIBLE (1941) qui devait comporter trois parties mais dans la vie, on ne fait pas ce que l'on veut et la mort terrasse SERGE le 9 février 1948 —

Dépassons les clichés, SERGE est un cinéaste essentiel — la réaction courante quand on parle d'EISENSTEIN est de grimacer — le réalisme socialisme, quelle merde, quel baratin ennuyeux — justement, il s'agit de plus que cela — EISENSTEIN vit bien sûr en UNION SOVIÉTIQUE et il est empreint des idées de son pays, mais s'il prend à cœur de les traduire dans ses films, il s'intéresse plutôt à la recherche qu'il peut effectuer au niveau cinématographique — Rôle du montage, plutôt que de suivre la réalité au pas à pas, ne pas hésiter à jouer plutôt sur les sensations, une série de plans qui se succèdent tout à fait subjectifs et qui arrivent ainsi à retransmettre la réalité d'une sensation vécue — à l'inverse du cinéma qui se contente de montrer, EISENSTEIN par son lyrisme socialiste participe à la même recherche d'une photographie du réel et c'est en cela que son travail est passionnant — L'idéologie en moins, il n'y a pas à nier que ses films nous touchent profondément — ce souci d'innover et de ne pas se contenter d'un néo-réalisme creux lui vaudra d'ailleurs de nombreux soucis avec STALINE et ses sbires — nul doute que cette pression permanente sera pour lui un frein dont nous en verrons les empreintes chaque dimanche soir sur FR3 — Bref, que cela soit SERGE ou EISENSTEIN, des bonnes soirées en perspective, un verre de vodka à la main.



MUPPET SHOW (A2 dimanche 16 h 15)



GINA LOLLOBRIGIDA (FR3 LA LOI, lundi 20 h 30)



SERPICO (TF1 samedi 22 h 30)



EMMANUELLE RIVA (FR3 Thérèse Desqueyroux, jeudi 20 h 30)

**SÉLECTION FILMS :**

- FR3 dimanche 30 avril 22 h 30 LE CUIRASSÉ POTEMKINE
- A 2 jeudi 4 mai : JASON ET LES ARGONAUTES 15 h 30
- A 2 vendredi 5 mai : LA GRANDE PEUR DANS LA MONTAGNE
- FR 3 dimanche 7 mai : OCTOBRE 22 h 50
- FR 3 lundi 8 mai : LA LOI
- FR 3 mardi 9 mai : ARSENE LUPIN CONTRE ARSENE LUPIN 20 h 30
- FR 3 jeudi 11 mai : THERESE DESQUEYROUX 20h30
- A 2 vendredi 12 mai : LA CHINOISE 22 h 50

**TÉLEFOOT**  
tous les samedis à 22 h 30

Bientôt la coupe du monde de FOOTBALL — déjà, chaque téléfoot présente un joueur susceptible d'atterrir dans l'équipe de France. Pas de problème donc pour les fans du ballon rond, mais ça remue dans les brancards du côté des marginaux. Une campagne pour le boycott de la coupe du monde agite la gauche et l'extrême-gauche — savez-vous que l'ARGENTINE est sous le coup d'un putsch militaire qui pratique l'assassinat au grand jour — oui, nous le savons, de même que nous connaissons les prises de position de la gauche révolutionnaire argentine qui loin des salons de thé gauchistes pense que cette coupe va être une tribune énorme pour faire connaître la situation qu'ils vivent — le terrain de foot va être l'enjeu d'un double spectacle : — les guerilleros qui vont tout faire pour pénétrer sur le terrain et que devant notre petit écran, on puisse lire leurs slogans — les 117 joueurs (16 équipes) qui vont se disputer la vedette — deux spectacles pour le prix d'un, ça va pas être triste — on peut tout imaginer : les flics argentins déguisés en juges de touche et un révolutionnaire maquillé en arbitre qui brandira en plein milieu du jeu un drapeau rouge — bon, va falloir regarder cela — s'il ne se passe rien, il restera toujours le foot — de toutes façons, si la coupe du monde n'avait pas lieu à BUENOS AIRES, il y aurait toujours des imbéciles pour écrire des articles sur l'influence idéologiquement néfaste du football sur les masses laborieuses, bref sur les gens comme nous, des va-nu-pieds en quelque sorte — ce qui me dégoûte le plus dans cette histoire, c'est que les gens qui organisent cette campagne sont là comme des rapaces sur tout ce qui peut leur donner bonne conscience — qu'est-ce qu'ils en ont à faire en fait des Argentins ? Les Argentins sont aussi des fans de foot, des va-nu-pieds — alors nous on est des ringards et là-bas, des superhéros, il est vrai que le sous-développement excuse tout, ça fait plus exotique dans la tête de nos redresseurs de torts — bon, allez rendez-vous devant la télé pour la coupe !

**LA TÉLÉVISION EN CHIFFRES**

- Le taux d'écoute est en baisse : 7 %
- Voyons les goûts des téléspectateurs, nos amis :
- films : 85 %
- journaux télévisés : 80 %
- reportages : 70 %
- magazines télévisés, variétés : 65 %
- sciences et médecine : 62 %
- théâtre : 61 %
- jeux (des chiffres et des lettres en tête) : 59 %
- débats : 60 %
- dramatiques : 49 %

## programme

- Dimanche 30 avril**
  - TF1 : 20 h 30 « Faut pas prendre les enfants du bon dieu pour des canards sauvages », MICHEL AUDIARD
  - A 2 : 14 h 30 : superjaimie
  - 16 h 15 : Muppet show
  - FR3 : 22 h 30 : cycle EISENSTEIN : Le cuirassé Potemkine
- Lundi 1er mai**
  - Jour férié, belle soirée, les gens flânent et vont au cinéma (voir ANNIE VA AU CINÉMA)
- Mardi 2 mai**
  - TF1 : 21 h 20 : contes à dormir debout, une série d'émissions sur la vie quotidienne en France
  - A2 : 20 h 30 : 68 dans le monde, débat : un phénomène de société (pensez-donc !)
- Mercredi 3 mai**
  - TF1 : LES CLAUDINE (4ème et dernier épisode de ce téléfilm excellent)
  - A2 : 7ème Avenue
- Jeudi 4 mai**
  - TF1 : 22 h 30 : CINÉ PREMIERE
  - A2 : 15 h 30 : FILM : JASON ET LES ARGONAUTES (1963) de Jan READ
  - 20 h 30 : Faut-il signaler cette émission sur ZOLA aujourd'hui : « J'ACCUSE »
  - 22 h 30 : plus intéressant, la série documentaire, DE L'AUTRE CÔTÉ DE LA HAIE sur la sorcellerie, mais il y a tellement de ringardise sur ce sujet
- Vendredi 5 mai**
  - A2 : 22 h 50 : un très bon film : LA GRANDE PEUR DANS LA MONTAGNE
- Samedi 6 mai**
  - TF1 : une après-midi à regarder les feuilletons :
  - 12 h 30 : dis-moi ce que tu mijotes avec Michel Oliver
  - 15 h 45 : VIDOCQ
  - 21 h 30 : SERPICO
  - 22 h 30 : TÉLÉFOOT
  - FR3 : 20 h 30 : LE SCOUP de Jacques DANOIS, un film de la TV belge
- Dimanche 7 mai**
  - A2 : 21 h 40 : RUNGIS A FOND LA CAISSE
  - FR3 : 22 h 50 : cycle EISENSTEIN : OCTOBRE
- Lundi 8 mai**
  - FR3 : 20 h 30 : LA LOI un film de Jules Dassin d'après le roman de ROGER VAILLANT — avec GINA LOLLOBRIGIDA, MARCELLO MASTROIANNI, YVES MONTAND, PIERRE BRASSEUR, etc.
- Mardi 9 mai**
  - TF1 : 21 h 20 : contes à dormir debout
  - FR3 : 20 h 30 : ARSENE LUPIN CONTRE ARSENE LUPIN (1962), film d'Edouard MOLINARO
- Mercredi 10 mai**
  - A2 : 20 h 30 : FOOTBALL : finale de la coupe d'EUROPE
  - 22 h : 7ème AVENUE
  - FR3 : 20 h 30 : CINÉMA 16 : LA PHOTO SOUVENIR un film avec Jean-Claude Carrière, Ginette Tachella
- Jeudi 11 mai**
  - FR3 : 20 h 30 : THERESE DESQUEYROUX (1962), un film de Georges Franju avec Emmanuelle RIVA, Edith SCOB, Sammy FREY
- Vendredi 12 mai**
  - A2 : 20 h 30 : Les brigades du tigre
  - 22 h 50 : LA CHINOISE de GODARD avec Anne Wiazemsky, Jean-Pierre Léaud

**SÉRIES TÉLÉVISÉES POLICIERES**

SERPICO : le premier flic gauchiste des feuilletons américains — une grande première donc — très divertissante — avec une tête à la YVES SIMON, comme nous le comprenons quand il se pose des problèmes de conscience — dur, je suis un flic donc un salaud mais il a toujours fallu des flics donc autant que cela soit moi plutôt que les autres qui sont pires — SERPICO embringué dans un trafic de drogue, c'est comme un enfant de chœur qui découvrirait le quoi des orfèvres — hilarant, passionnant, SERPICO nous emmène dans les bars louches et ce n'est pas nous qui lui reprocherons — Allez, SERPICO encore un effort et tu toucheras le prix nobel de la paix !

VIDOCQ : ah ! là, c'est déjà un classique — VIDOCQ, l'ancien bagnard devenu agent de la sûreté — c'est pas mal non plus comme idée — finalement, c'est très proche de nous ces histoires où les méchants deviennent bons et vice-versa — à la fois FLAMBART symbolise le côté anti-fonctionnaire très français et puis la baronne saint gely, la perversion féminine — tout ceci, c'est du solide qui n'égratignera pas les jeunes âmes — et puis les flics, les ruelles pavées, CHAMPIGNY comme si on était en province, c'est très bien ! toutes ces embrouilles, cette passion/répulsion entre VIDOCQ et LA BARONNE sont d'un grand dépassement — le côté anachronique du feuilleton convient parfaitement à notre époque — on verrait bien GISCARD superviser VIDOCQ — ce serait d'un chic !

LES BRIGADES DU TIGRE : pour rire principalement — l'anachronisme est encore de rigueur mais c'est plus feuilleton gros rouge qui tache qu'autre chose — ces hommes dévoués qui sont prêts à enfourcher d'un geste vif leurs premières motocyclettes au service de la veuve et de l'orphelin, c'est vraiment beaucoup ! — menu conseillé pendant les projections télévisées des BRIGADES DU TIGRE : steak frites et vin de chez nous — pour soirées familiales exclusivement !

© OPERATIUNDI  
**ETTA  
 KETT**  
 by  
**PAUL ROBINSON**  
 TRADUCTION: MARC VOLINE

